

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

1882

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

7^e ANNÉE.

1^{er} NOVEMBRE 1882.

NUMÉRO 11.

SOMMAIRE

	PAGES.
Morale.	
La Réputation, par ERNESTINE.....	321
Littérature.	
Les Chevaliers de la Croix Blanche (Suite), par Chas BUET.....	323
Poésies.	
Ada et Eva, par A. N. MONPETIT.....	335
Les vœux d'une mère, par Léontine CHICOYNE.....	335
Le Bal Céleste (entrevu en observant la Comète).....	341
Histoire.	
Les Carmes et les Carmélites.....	335
Vie des Carmes et Carmélites, par A. Rouquette.....	337
Archéologie.	
Le Séminaire de Nicolet.....	338
Les Tombeaux des Apôtres.....	339
Le Jour des Morts dans les Cimetières de Paris.....	340
Astronomie.	
La Comète.....	341
Monographie.	
L'Isle Miscou, par P. P. GAUDET.....	342
Biographie.	
D ^r P. M. Bardy, M. D.....	343

	PAGES.
Bibliographie.	
L'Almanach des Familles.....	345
L'Almanach Agricole.....	345
Le Calendrier de la Puissance.....	345
Collaboration.	
La Femme, par A. L. DESAULNIERS.....	345
Fleur d'Amour, par Yvon d'ALBE.....	347
Le Voyage d'un Bébé, raconté par lui- même.....	348
Nécrologie.	
Lady Langevin, par T. C**.....	349
Maximes et Pensées.	
Pensées diverses. 322-338-342-344-347-349	349
Jouissances de la vie.....	349
La plus belle saison de la vie.....	341
Difficulté de faire le bien.....	349
Informations spéciales.	
Aux lecteurs.....	350
Primes Exceptionnelles de l'Album pour 1883.....	350
Nos prochains Feuilletons.....	351
Aux abonnés retardataires.....	351
La Table des Matières.....	352
Nouvel Agent, à Québec.....	352
Bons Conseils.....	352

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

MUSIQUE POUR TOUT LE MONDE

METHODE INGENIEUSE DE MERRILL,

(DROIT D'AUTEUR ASSURÉ.)

Pour les débuts des enfants et autres dans la culture de la musique. Elle vainc la difficulté d'apprendre les éléments de la musique par un amusement agréable. CETTE NOUVELLE METHODE vous enseigne tout ce qu'il faut savoir sur la portée musicale, les degrés de la portée, les clefs, les notes et les repos, la gamme et les intervalles de la gamme, la location des lettres sur la portée et leur relation avec les clefs de l'instrument. Ceci est très important pour les enfants. Les bémols, les dièses et leur usage. Toutes les différentes clefs, la manière de former les cordes ou les mots de la musique. Elle enseigne les syllabes *Do, Re, Mi*, etc, en chantant. Elle contient un catéchisme complet sur la musique. C'est un *MULTUM IN PARVO*. Tout cela s'apprend quand l'élève s'amuse en jouant des airs familiers. Des personnes n'ayant aucun talent pour la musique peuvent jouer des airs, attendu que le guide est si sûr qu'elles ne peuvent toucher la mauvaise clef. Des directions complètes et quatre morceaux de musique accompagnent la méthode.

Nous avons besoin de 5,000 Agents pour la vente de notre Méthode dans les familles. Un agent actif, homme ou femme, peut gagner \$10 par jour.

Envoyer par la maille \$1.00 à l'adresse de
CHICAGO PIANO CO.,
78 et 80, rue Van Buren,
Chicago, Ill.

Aux Artistes.

Le Gouvernement du Canada a l'intention d'ériger sur le terrain des édifices du Parlement, à Ottawa, une statue en bronze de feu Sfr George E. Cartier, de 9 pieds de hauteur.

Les artistes désireux de concourir pour cette statue sont en conséquence invités à fournir des modèles de 2 pieds 3 pouces de hauteur, en même temps qu'une soumission pour la statue en bronze complète.

Une prime de mille piastres sera payé à celui dont le modèle et les conditions seront acceptés.

Les modèles devront être livrés au Ministère des Travaux Publics, le ou avant le premier jour de janvier prochain.

On peut se procurer des copies des conditions, etc, en s'adressant au Commissaire du Canada, No 10, Chambres Victoria, Londres, S. W., Angleterre, ainsi qu'au Secrétaire du Ministère des Travaux Publics, Ottawa, Canada.

F. H. ENNIS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, août 1882.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné a l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIÉLY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin,

ou

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés, (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos, Duos et Chœurs.....Prix : \$0.50.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand Chœur
Prix : \$0.40.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles.

P. O. Boite 1061, Ottawa.

Seul Agent pour le Canada

EPILEPSIE

RADICALEMENT GUÉRIE

En faisant usage pendant un mois des célèbres et infailibles **POUDRES** du Dr **GOULARD** contre l'Épilepsie.

Pour convaincre les patients que ces poudres produiront tous les effets que nous leur attribuons, nous leur expédierons par la maille, franc de port, et gratuitement, un échantillon de ce remède. Comme le Dr Goulard est le seul médecin qui ait fait de cette maladie une étude spéciale et comme à notre connaissance des milliers de malades ont été radicalement guéris en faisant usage de ces **POUDRES**, nous garantissons une cure certaine dans tous les cas, **OU NOUS VOUS REMETTRONS VOTRE ARGENT.**

Prix : pour une grande boîte, \$3 00 ou 4 boîtes pour \$10.00, expédiées par la maille dans aucune partie des Etats-Unis ou du Canada, sur réception de l'argent ou par Express C. O. D. Adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St. Brooklyn, N. Y.

LA CONSOMPTION POSITIVEMENT GUÉRIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie désirant être guéries devraient essayer les célèbres **POUDRES** du Dr **KISSNER**, contre la Consommation.

Ces poudres sont la seule préparation connue qui guérit la Consommation et toutes les maladies de la GORGE et des POUMONS ; à la vérité, par la confiance que nous avons en elles, et aussi pour vous convaincre qu'il n'y a pas de blague, nous enverrons à tout patient, par la maille, franc de port, une boîte gratis.

Nous n'exigeons pas votre argent que vous ne soyez pleinement satisfait de leurs pouvoirs curatifs. Si vous tenez à la vie ne différez pas d'essayer ces **POUDRES**, vu qu'elles vous guériront infailliblement.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00 expédiées par tous les Etats-Unis ou le Canada, par la maille, au reçu de l'argent, adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

Fonderie McShane,

Des célèbres **OLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc.

La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.
S'adresser à

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE (MAB.)
Etats-Unis

ABONNEMENT
—
\$2
PAR ANNÉE
(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées
sur le couvert.
(Voir le tarif à la
dernière page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

☛ Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPRAU, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Morale.

[Pour l'Album des Familles]

LA RÉPUTATION.

Une mauvaise plaie se guérit.
La mauvaise réputation tue.

Il existe dans le monde un véritable fléau, pire que la peste ; c'est le calomniateur, dont le cynisme méprise la pudeur même. Soit par haine, envie ou méchanceté, soit par une malveillance naturelle, soit par habitude ou même par ton, cette disposition diabolique est aujourd'hui très répandue dans toutes les classes de la société. Dans les assemblées publiques, dans la presse, dans les salons même, au sein de la famille, on se critique, on se déchire les uns les autres, sans se rendre compte de tout le mal que peuvent causer ces paroles, sans même penser qu'en détruisant ainsi la réputation du prochain, il n'y aura pas moyen de la lui rendre, car *une mauvaise plaie se guérit, mais la mauvaise réputation tue.*

Pour mieux caractériser cette vérité, nous allons reproduire un des merveilleux exemples populaires, qui sont l'expression aussi bien que l'inspiration des convictions religieuses et morales les plus pures et les plus vraies. Ce récit, d'ailleurs, renferme une salutaire leçon

sur le sujet qui nous occupe, et qui rappellera à l'esprit cette amère et condamnable agitation du siècle.

I

Il y avait une jeune fille très belle, élevée par ses parents dans une grande réserve et dans la crainte de Dieu. Toute jeune encore, elle eut le malheur de les perdre. Elle vivait retirée, ne sortait que pour aller à l'église et le matin de très bonne heure. Elle ne fréquentait d'autre maison que celle d'une voisine, bonne et honnête femme qui lui procurait de l'ouvrage, car elle vivait de son travail.

Mais les regards des hommes dissolus pénétrèrent partout et ils blessèrent tout ce qu'ils atteignent. Aussi arriva-t-il que plusieurs de ces mauvais sujets, qui abondent en tout pays, se mirent en tête de perdre cette belle enfant et de l'arracher à la bonne voie. Mais leurs efforts furent vains ; son cœur, son oreille et sa maison restèrent fermés à toute séduction, comme le paradis terrestre, quand il était gardé par l'ange du Seigneur.

Exaspéré de se voir repoussé, le plus audacieux et le plus mauvais de la bande menaça la jeune fille de se venger, si elle persistait à ne pas vouloir l'écouter ; et quand il vit que ses menaces restaient sans effets, aussi bien que ses prières, il les mit à exécution, publiant partout que cette vertueuse fille n'était qu'une hypocrite, et qu'il était devenu en secret son amant sans grande résistance de sa part.

Comme le monde est toujours disposé d'avance à croire le mal qui se dit du prochain, la pauvre enfant fut en peu de temps complètement perdue de réputation.

Elle voyait, la pauvre innocente, que les mêmes personnes dont elle recevait autrefois des témoignages d'affection, à présent la regardaient avec dédain, et avec un sourire moqueur ; que des gens honorables qui, auparavant, lui parlaient, lui tournaient le dos maintenant, et elle ne parvenait pas à découvrir la cause de ce changement, lorsque enfin sa bonne voisine le lui apprit. en ajoutant qu'à son grand regret, car elle lui était attachée, elle ne pouvait plus permettre les relations intimes qui avaient existé jusque là entre elle et ses filles, car bien qu'elle ne crût pas ce qu'on lui disait d'elle, il n'en était pas moins vrai que sa réputation était perdue, et que celle de ses filles en souffrirait, si elles continuaient à la voir.

Un coup de foudre n'eût pas anéanti plus complètement la pauvre fille, qui fut frappée au cœur par ces terribles paroles. Elle rentra chez elle accablée de honte et de douleur, et, tombant à genoux elle supplia le Seigneur de l'appeler à lui et de la retirer d'un monde où il n'y avait plus de places pour elle, pauvre fille souillée par l'haleine d'un serpent dans le verger des âmes honnêtes.

Comme si Dieu eût agréé une prière si droite et si justement motivée, à partir de ce jour, cette fleur commença à mourir, car le miséra-

ble ver de la calomnie rongait son cœur.

II

Revenons maintenant au misérable qui avait dérobé à l'innocente son unique bien, sa bonne renommée, et qui allait courant le monde et poursuivant sans remords sa vie désordonnée, du train de quelqu'un qui s'imagine ne devoir jamais mourir.

Il arriva que la ville où il se trouvait alors fut envahit subitement par une affreuse épidémie. Les épidémies, dont les causes et les origines sont restées cachées à l'homme qui découvre tant de choses et qui se croit si capable de tout comprendre, qu'il veut même expliquer Dieu, tandis qu'il ne saurait expliquer une souffrance de son propre corps qu'il a sous les yeux, les épidémies, que dis-je ? les tremblements de terre, les tempêtes et tous les fléaux en général, sont des avertissements que Dieu envoie à sa créature pour la faire rentrer en elle-même et reculer dans le sentier du mal. Beaucoup ne tiennent pas compte de ces avertissements qui, pour d'autres au contraire, sont d'un grand profit, car ils les font se reconnaître et se jeter dans les bras de Celui-là qui seul peut secourir et sauver.

Du nombre de ces privilégiés fut le calomniateur, dont la conscience s'éveilla devant la mort et lui mit sous les yeux, comme l'aurait fait un jeûne sévère, l'énormité de sa faute. Il en fut tellement atterré, que se voyant assez près de Rome pour pouvoir s'y rendre aisément, il alla se jeter aux pieds du Saint-Père et lui confesser son péché. Sa Sainteté ne lui en accorda l'absolution qu'à la condition qu'il réparerait autant qu'il était en lui le mal qu'il avait fait, et lui donna pour pénitence d'entrer et de prier dans toutes les églises qu'en s'en retournant dans son pays il trouverait sur son passage.

Le pécheur accomplit docilement cette pénitence. Comme il arrivait dans sa ville natale, par un beau clair de lune, il vint à passer devant une église ; il s'étonna de voir la porte ouverte et l'intérieur éclairé à cette heure ; mais se souvenant de sa pénitence, il entra pour prier.

III

Quel ne fut pas son saisissement, lorsqu'il aperçut au milieu de la nef un cercueil éclairé et gardé par quatre grands cierges dont la lumière, si grave et si douce quand elle pose solennellement sur un cadavre, semble être l'aube de ce brillant jour sans nuit de l'éternité.

« Infortuné, pensa-t-il en regardant ce cadavre abandonné, infortuné ! qui n'a pas eu une maison pour être déposé, et qui a dû demander à Dieu celle que prête sa divine majesté à tous les délaissés ! infortuné, qui n'a eu ni parents ni amis pour veiller à côté de lui, et qui a eu recours à ces lumières de l'église qui honorent et éclairent également le cadavre du riche et celui du pauvre ! »

Il s'approcha du cercueil et recula terrifié ; dans ce cercueil gisait le corps de cette pauvre fleur que sa vile calomnie avait flétrie, et que deux vers rongeurs, la douleur et la honte, avaient tuée !

Il voulut fuir, mais les portes de l'église s'étaient refermées. De plus en plus effrayé, il essaya de se cacher ; mais de quel côté ? où n'eût-il pas eu devant lui ce cercueil, placé dans le milieu du temple et au centre du foyer de lumière que répandaient les torches funèbres ?

Ses yeux fixes et hagards, ne pouvaient se détacher de ce tableau terrible et d'une irrésistible attraction.

Il vit alors que la morte levait sa tête livide, et la laissait tomber comme si les forces lui manquaient.

Le malheureux, égaré par l'épouvante, s'enfuit d'un autre côté ; mais il n'y avait point de refuge assez écarté pour que la lumière des cierges n'arrivât pas jusqu'à lui, ni si éloigné que ses propres regards n'atteignissent au centre de l'église.

Il vit alors que la morte se redressait et s'essayait dans son cercueil. Mais cette fois encore, les forces parurent lui manquer, et elle retomba au fond. Enfin, pour la troisième fois, se redressa et sortant de la bière, elle se dirigea d'un pas lent vers lui qui, prosterné à genoux, les mains jointes, les yeux égarés, s'hardit à lui dire :

« Pardonne, pardonne ! aie pitié de moi ! sache que j'ai reconnu mon crime, que je m'en repens, je m'en repens, m'en repens !.....et que je viens de bien loin avec l'obligation et le ferme propos, de te rendre la réputation qu'en un jour de malheur je t'ai ravie. »

La morte, d'un geste, lui ordonna de la suivre et s'achemina devant lui vers le bénitier. Dès qu'ils y furent arrivés, elle lui fit signe de répandre l'eau bénite. Tremblant, hors de lui, il se hâta de faire ce qui lui était commandé. Lorsque le bénitier fut vide, la morte lui dit d'une voix grave et sévère :

—A présent, recueille l'eau répandue et remets-là dans le bénitier.

Le pénitent demeura pétrifié d'un si étrange commandement.

—Ne vois-tu pas, s'écria-t-il, que l'eau n'existe déjà plus ? Le sol l'a tout absorbée ; il est impossible d'en trouver une seule goutte !

A quoi la morte répondit d'un ton solennel :

—La réputation est chez l'homme ce qu'est l'eau dans le bénitier. Si une fois on la répand, celui qui l'a répandue ne peut ni la recueillir, ni la rendre.

IV

Le lendemain matin, lorsque le sacristain entra dans l'église, il trouva un homme étendue sans connaissance aux pieds du bénitier. Quand cet homme revint à lui, il ne put parler ni expliquer le motif de sa présence en ce lieu : sa langue était séchée.

Il entra comme frère lai dans un couvent, où il mena une vie exemplaire en sacrifice du malheur qu'il avait eu de calomnier le prochain.

Sachons tirer profit de cette punition divine !

ERNESTINE.

—ooo—

PENSEES.

Le culte des morts est le culte de l'âme. Honorer la mémoire des morts, c'est faire acte de foi en la vie éternelle.

La croix des tombeaux est un jalón planté sur la route du ciel.

A. DEVOILE.

Littérature.

LES CHEVALIERS

DE LA

CROIX BLANCHE

PAR

CHARLES BUET.

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

L'ARGENTINO.

IX

Les idées de Fra Placido.

Zeno était venu lentement, d'un pas alanguiné, paupières closes, bouche muette. Un grand ennui l'accablait. De toute sa vie, ce jour était le plus noir.

Il hésita longtemps à traverser la place del Carmine dont les rayons brûlants du soleil de midi argentaient les dalles. Il gagna le *palazzino* en rasant les murailles.

Marche par marche, et s'accrochant aux fleurons forgés de la rampe, il escalada l'escalier.

Quand il fut dans la salle, où les figures des fresques ternies grimaçaient, il réfléchit encore, contre son habitude, car il avait été jusque-là assez heureux pour faire tout sans réfléchir.

Léger comme le nocturne larron ouvrant sa besogne, il vint à la porte et se baissa pour écouter. Aucun bruit ne troublait le calme silence du logis.

Zeno se permit de sourire.

Il fit tourner la clef dans la serrure, poussa timidement les deux battants, tendit le cou, et passa, entre les panneaux, sa tête crépue.

Raphaël dormait d'un paisible sommeil, à demi-vêtu, étendu au travers de sa couche en désordre. Les courtines flottaient froissées, la courte-pointe armoriée en rond-bosse gisait sur le tapis. Sans doute il avait lutté contre le démon de l'Insomnie et n'avait fermé les yeux que vaincu par la fatigue.

A l'une des quenouilles du lit s'enroulait l'écharpe blanche de l'Argentino. La lueur mourante d'une lampe vacillait, éclairant d'un jaunâtre reflet de veillée mortuaire cette chambre bouleversée.

Le corfiote fit un geste moqueur. Il pensa :

—Bagarre, émoi..... crainte..... joie..... repos. Le doux seigneur en a vu de belles, cette nuit ! Réveil orageux. Soyons sage !

Il entra sur la pointe du pied, referma l'huis, et resta debout, regardant le jeune homme immobile comme une statue.

Zeno, en garçon avisé, ôta son bonnet, salua coup sur coup, pliant l'échine. Puis, résolu, susurrant d'une voix aigüe d'oiseau matinal, il chanta :

—Le bien vient à ceux qui dorment..... Je souhaite le bonheur à Votre Excellence.

On ne répondit point : il reprit un peu plus haut :

—Quand un honnête garçon prend la peine de porter un message, tandis qu'il pourrait jouer à la *morra* sur la Marina, ou manger une tranche de pastèque en aimable compagnie, peut-être serait-il convenable que Votre Excellence s'éveillât !

Ce discours insidieux et prolix n'eut pas plus de succès que la salutation qui l'avait précédé.

Zeno, décidément fâché, éleva d'un ton :

—Faudra-t-il pour vous appeler, *signore*, la trompette du jugement dernier ?

Aux éclats de cette voix irritée, Raphaël fit un mouvement. Il étendit les bras, se souleva, puis ouvrit les yeux :

—Tiens ! dit-il, c'est toi, coquin !

—Votre Excellence se méprend, riposta le corfiote avec dignité. Le jeune homme se leva tout à fait.

—Quelle heure ?

—Midi à toutes les horloges. Vous avez dansé jusqu'à l'aurore ?

—Zeno !

—Excellence !

—Ne t'ai-je pas dit que je n'aime point les curieux ?

—Si fait. La curiosité est un vilain défaut.

Raphaël haussa les épaules, et reprit :

—Que fais-tu là ?

—J'attends que vous ayiez un accès de ce vilain défaut que vous reprochez si durement à un fidèle serviteur.

—Ce qui signifie ?.....

Zeno tira de sa poche un sachet scellé d'un fil de soie et l'offrit au jeune homme :

—Voici ce que la signora m'a chargé de vous remettre, dit-il avec un accent pénétré. Tout est en désarroi au casino. Les bohémiens s'en sont allés, la signora s'en va, et moi, pauvre ! je m'embarque dans une heure sur une tartane génoise. L'air de Palerme est malsain.

Les Neuf sont trop riches pour qu'on leur fasse la guerre : ils paieront l'amende, et conspireront comme devant. Mais les pauvres diables à qui on a dit : Zeno, fais ceci ! Zeno, fais cela !—et qui l'ont fait,—auront maille à partir avec messer Stanzin, qui n'est pas tendre.

—Il y a du nouveau ? interrogea le peintre.

—Le vice-roi a donné vingt-quatre heures pour arrêter les Neuf, et trois jours pour pendre l'Argentino. C'est le sauve qui peut !..... Trajano l'acquajolo est parti, et aussi le douanier Teodoli qui passait en fraude beaucoup de marchandises.

—Oh ! oh ! ce sont mesures bien promptes.

—Le duc de Scandian et le marquis de Stoloro font voile sur Naples, où Sa Majesté — Dieu la bénisse et moi aussi ! — les appelle.

—Veux-tu de l'argent ?

Raphaël prit dans un coffret d'ébène une poignée de louis qu'il fit ruisseler entre les mains réunies en formes de coupe du corfiote, que cette magnifique aubaine transfigura.

—Oh ! seigneur, tout pour moi ? Je reste ! advienne que pourra !

—Prends garde ! si tu es suspect..

—J'ai de bons camarades parmi les sbires de messer Stanzin. Au

surplus, un complot avorté ne fait pas grand dommage, et dou Folcoerie plus qu'il n'agit. *Padrone*. je vous baise les mains.

Il enfouit son trésor dans les poches de sa culotte, et sortit, après avoir, d'un signe discret, recommandé la prudence au jeune étranger.

— *Much ado about nothing!* murmura celui-ci resté seul. Tout le monde a la fièvre en ce pays! On croit être toujours à la comédie : fêtes, cénœtes, conspirations, brigands, c'est complet! Ma parole!... Je vis dans un rêve, et je commence à le trouver long et pénible.

Il rompit le fil de soie croisé sur le sachet, qui renfermait une lettre.

— *Nighmèh-Sèmma?*

La lettre était de la reine tzigane, en effet.

Raphaël saisi de surprise dès les premières lignes, la lut tout entière avec un sentiment d'admiration pour l'éloquence passionnée de cette femme qui exprimait une de ces douleurs que rien ne console.

Voici cette lettre :

« Combattre les desseins de Dieu, c'est présomptueuse folie, mon cher enfant! écrivait l'étrange créature que semblait avoir inspirée le suprême dégoût et l'amer désenchantement de la défaite inattendue.

« J'avais engagé ma vie dans une partie que je perds : je me résigne et je pars. Vous ne me reverrez jamais : n'ayant pas le droit d'avancer l'heure de la mort, j'ai du moins celui de m'ensevelir dans la solitude. Si Dieu le veut je foulerai bientôt le sol vierge du désert, et, seul dans l'immensité, j'errerai jusqu'au jour où ma dépourville se creusera une tombe dans la poussière de mes ancêtres.

« Sacrifier l'existence à une œuvre généreuse et grandiose... rêver la résurrection d'un peuple et d'un empire... ramener au Christ vainqueur les derniers débris des hordes païennes errant sur la terre chrétienne... Telle fut mon ambition. J'en suis punie.

« Consacrer à ce labour chaque jour et chaque minute d'un long quart de siècle; entasser intrigues, manœuvres, complots et mensonges; briser obstacle sur obstacle; lutter sans trêve, sans relâche... pour aboutir à l'irréparable chute!...

« S'épuiser en efforts insensés...

Dédaigner, pour être libre toujours, les joies sans égales du foyer, imposer silence à son cœur, n'aspirer enfin qu'au but si ardemment convoité, — et que cet édifice, laborieusement élevé pierre par pierre, bâti de tant de veilles, de larmes, de sueurs et de sang, tout à coup s'écroule et s'écroule...

« N'est-ce pas à désespérer l'âme la plus robuste? J'avais foi en mon génie, et j'ai péché par orgueil. La Croix, que je prenais pour emblème, m'écrâse de tout son poids : Dieu ne veut pas qu'on fasse de l'instrument de son supplice le hochet des vanités humaines, l'étendard de misérables conjurations.

« Mes plans, mes combinaisons, ourdis patiemment, n'étaient qu'artifices trompeurs.

« La malédiction divine pèse éternellement sur ma race : nous sommes peut-être les fils de Cain, comme nos frères d'Afrique sont les fils de Cham, et le châtement nous poursuit à travers les âges : le fuir, c'est se révolter. Dieu frappe les rebelles.

« Je renonce à mes démentes visées, Raphaël.

« Prise à mon propre piège, en ordonnant à Zadoer de lever le masque, en soudoyant la trahison de Peyl, je croyais vous forcer à subir ma loi. Il a suffi d'un grain de sable pour arrêter dans son effroyable mouvement cette colossale machine dont chaque rouage était un homme!

« De toutes parts je me sentais menacée : vot'e refus que je savais irrévocable; la faiblesse de Peyl, pleurant son fils, convoitant l'héritage ensanglanté par le fratricide; la haine de Palmaverde, acharné à sa vengeance; la jalousie de Clelio, voyant en vous un rival, un ennemi; l'indécision des Neuf, divisés d'intérêts, associés seulement pour faire servir à l'intérêt personnel de chacun la puissance de tous : telles sont les causes de ma perte.

« Un seul ami est resté fidèle à la reine vaincue : c'est Pompée. Son unique désir, à lui, était d'expier une faute de sa jeunesse, un crime : vous savez lequel. Complice d'un assassin, il cherchait l'assassin pour le livrer à la justice. Complice d'une spoliation, il voulait restituer. C'est pourquoi il se mêlait à nos conciliabules et jouait ce

rôle d'empirique sans scrupules, cupide et méchant.

« C'est à lui que je confie, avant de disparaître, les preuves de votre naissance, et les actes nécessaires pour faire valoir vos droits. Il vous les rendra le jour où, n'ayant plus à craindre des compétitions dangereuses, il suffira que vous produisiez ces documents devant les juges de France pour obtenir gain de cause.

« En ce qui vous concerne, ma mission est accomplie, *Monsieur le duc*. Je vous rends votre nom et vos biens. Que ne puis-je vous rendre l'amour de ceux qui sont morts et reposent sous la même pierre, dans le cimetière d'Evian!...

« Je vous ai fait bien du mal, et n'ai pas le courage de m'accuser jusqu'au bout. A peine osé-je implorer mon pardon!...

« Mais les lois de ma race ne sont pas celles des nations civilisées : j'obéissais à ses lois barbares. Vous qui honorez la sublime vérité de l'Evangile, pardonnez-moi, Raphaël! Ayez pitié de l'ignorante païenne, assoiffée de gloire, esclaves des superstitions antiques. Coupable, je me repens et j'expie.

« Vous êtes digne, Raphaël, des hautes destinées qui vous sont réservées. J'ai toujours voulu que l'enfant arraché par mon crime du sein de sa mère morte fut tel que l'aurait fait sa mère vivante. Vous porterez donc noblement la charge pesante d'un nom illustre; les âmes de vos aïeux saluent en vous l'héritier de leurs traditions glorieuses.

« Accordez votre pitié à la pécheresse, en échange de ce bien qu'elle a voulu.

« Lorsque vous avez, l'autre jour, avec tant d'énergie, repoussé mes conseils tentateurs, je souffrais — oh! je souffrais de cet échec que votre honnêteté faisait subir à mes hostilités, — mais au fond du cœur j'étais heureuse et fière, et je vous admirais d'être aussi inflexible dans le devoir.

« Je vous aimais, je vous aurais bien plus aimé. Tendresse inégale et fougueuse qui s'égarait : affection maternelle, amitié de compagnon d'armes, je ne sais quel sentiment d'une douceur infinie, d'une céleste pureté!

« Ne m'oubliez pas. Que le lien de la prière unisse nos deux âmes,

peut-être demain adorons-nous le même Dieu ! La prière des purs est un suave encens que les sages offrent à l'Éternel... Priez pour moi, si l'aveu de mes fautes, mon repentir et mon humilité vous ont touché.

— Adieu, vous que j'appelle une fois encore mon enfant. C'est votre souvenir qui fait couler mes premières larmes. La tigresse est changée en brebis... Oui, je pleure en vous disant : Adieu. Mon soleil s'éteint, l'azur noircit, l'étoile s'efface, et de tant de splendeurs il ne reste qu'une pauvre femme qui demande grâce et miséricorde.

NIGHMÈH SÈMMA."

Raphael, palpitant d'émotion, éclata en sanglots lorsqu'il eut achevé la lecture de cette lettre où de si profonds sentiments revêtaient un langage superbe. Ce mélange singulier de raison, de grandeur, d'orgueil, de force et d'exaltation, ces élans spontanés, ces froids calculs de politique, lui révélaient une âme fortement trempée.

Il admirait ce cœur ouvert aux aspirations généreuses, mais flétri par la tache originelle et perverti par les ambitions démesurées, corruptrices fatales du sens moral.

Il plaignait cette intelligence rebelle, vaste et puissante dans l'idée du mal, inconsciente dans l'amour du bien, que la pensée solitaire avait dévoyée et qui, se repaissant de chimérique espoir, se détournait du vrai pour chercher l'impossible. Il comprenait ces regrets stériles, cet attachement opiniâtre aux utopies dangereuses, mais il eut souhaité que la grâce divine fit de l'amertume de ces regrets la suave consolation du repentir, car Nighmèh Sémma lui semblait digne d'être chrétienne et de recevoir enfin la lumière d'en haut.

Le temps pressait.

Qu'étaient devenus Lancelot de Peyl, Palmaverde, le docteur Pompée ? Que se passait-il, à cette heure, dans Palerme terrorisée par la juste rigueur du vice-roi, las enfin de ces menées révolutionnaires qui fomentaient sourdement l'émeute, et qui, peut-être, menaçaient l'autorité légitime ?

Raphaël Maillezais avait hâte de savoir. Et s'oubliant lui-même dans ce concours étonnant de circons-

stances inouïes, il pensait à peine aux événements providentiels qui transformaient sa vie et faisaient de l'orphelin pauvre, sans famille et sans nom, l'égal des plus grands et des plus riches.

Il se vêtit rapidement, remplit son portefeuille de ses papiers les plus précieux, sans oublier les lettres de Nighmèh, glissa un pistolet dans sa poche, et sortit.

A l'entrée de la place del Carmine, il rencontra le docteur Pompée, toujours grave et souriant, la canne à pomme d'or sous le bras, et tenant délicatement entre ses doigts sa boîte de lapis.

— J'allais chez vous, monsieur, dit le bonhomme en accostant Raphaël. Et vous ?

— Chez Palmaverde.

Le regard du docteur exprima un certain étonnement.

— Il faut sauver le père et le fils, reprit Raphaël, ils sont de mon sang ! Je ne veux pas que les Peyl-Rocheraye meurent sur l'échafaud.

— Hé ! c'est bien parler, déclara le docteur dont les yeux se ternirent d'une larme, aussitôt séchée. Je vous avais bien jugé.

— Je ne sais rien. Brisé de fatigue, hors de moi, je me suis endormi à l'aube, et je m'éveille. Quelle est la situation ?

— Bien simple. Le comte Lancelot a dénoncé les Neuf... Stolodoro et Scandian vont à Naples, sur l'ordre du vice-roi. Périclès Orestis a disparu... Clelio est en fuite. Nighmèh vient de partir, abandonnant ses trésors à la rapacité des gens du fisc. Appelé ce matin au palais, Philippe de Palmaverde a tout avoué... En somme, les projets de la bohémienne et l'idée politique des Chevaliers de la Croix-Blanche n'avaient plus rien d'inquiétant après la fuite de l'une et la dispersion des autres. On nous traite un peu comme des enfants qui ont fait joujou avec le feu. Je suis libre, Palmaverde et Lancelot.

— Libres aussi ?

— Sur parole, M. de Peyl, en déclarant au vice-roi que vous étiez le duc de Rocheraye, son neveu — déclaration qu'il a écrite et signée en due forme, — a obtenu...

— La grâce de son fils.

— Oh ! non. L'Argentino a ranconné depuis un an la moitié de la Sicile. On pardonne le meurtre,

parce que les victimes ne viennent pas se plaindre. Mais quel bourgeois pardonnerait l'attentat à sa bourse ? Don Folco a permis à Lancelot d'aider à la recherche du bandit... La famille va se trouver réunie, et le joyeux Palmaverde se fera payer par le loup et par le louveteau le prix du sang de son père.

— Mon Dieu ! fit Raphaël, que ces brutalités de langage effrayaient plus d'une menace. Philippe est vengé ! N'est-ce pas assez de la ruine, la honte, le déshonneur ?... Je vais au Cassero !

— Et s'il est parti ?

— Je les rejoindrai. Au revoir, docteur Pompée : nous nous occuperons bientôt de mes affaires.

Le docteur lui prit la main :

— Tu as du cœur, toi ! Va donc !... Et revenez victorieux, monsieur le duc...

Sur ces mots il s'éloigna, de son allure tranquille et mesurée, tandis que Raphaël courait au palais Palmaverde.

Il y trouva fra Placido en conférence avec la princesse Cléonice et donna Liberata Mirabel, qu'il avait déjà mises au courant des événements de la veille et de la matinée.

— Que vous disais-je ? s'écria le moine dès que le jeune homme entra dans le salon tendu de velours orange, où le nubien Nechad l'introduisit sans l'annoncer. On dansait près d'un volcan chez Novellara ? Et tous y étaient bien, n'est-ce pas ? Les Neuf et le chef de la bande. Sainte Rosalie intercède pour moi ! il était le moment que ce faisceau d'intrigues fut brisé : nous y avons travaillé en conscience, mon ami Pompée et moi.

Raphaël s'inclina devant Cléonice dont le gracieux visage avait la pâleur de l'inquiétude. Il mit dans ce salut, l'aisance respectueuse d'un égal.

— A la bonne heure ! poursuivit le religieux avec son accent d'humour cordiale, voici un baise-main très ducal.

— Don Philippe est parti princesse ? demanda Raphaël, que cette remarque narquoise intimidait.

— Il y a beau temps, répartit fra Placido. Rassurez-vous, poursuivit-il en faisant un signe rapide au jeune homme, dont le front se couvrit d'un nuage : mon neveu est

animé d'intentions pacifiques. Le but de son voyage est de ramener à Palerme la comtesse de Peyl et ses filles...

—Mais Zadoer ?

—Zadoer n'est pas sans avoir prévu ce qui arrive, insista le moine d'un ton sec. Il trouvera une barque sur la côte, et regagnera son île de Corfou, où les sbires de messer Stanzin ne l'iront pas chercher.

Raphaël comprit que Cléonice ne savait pas toute la vérité, et qu'il dev'it la taire.

—Au surplus, continua fra Placido, de bonnes mules tout harnachées nous attendent à la porte de Castro. J'ai caracolé, autrefois, sur des chevaux fringants, et vous me verrez enfourcher bravement une de ces bêtes paisibles... Au coucher du soleil, nous nous mettrons en route pour le Castellaccio.

—On nous surveille peut-être...

—Non. Mieux vaut, le vice-roi le sait bien, mieux vaut l'impunité relative que le scandale. On n'a aucun intérêt à condamner l'Argentino, deuxième ou troisième de nom, car il y a des dynasties de bandits. Qu'il disparaisse ! Le procès compromettrait des gens que la raison d'État veut qu'on ménage.

—Eh bien ! mon oncle, dit enfin la princesse qui donnait depuis un moment des marques d'impatience, puis-je maintenant féliciter monsieur Raphaël de l'heureux dénouement de ses aventures ?

—Sainte Rosalie nous protège ! Quel langage de petite fille est-ce là, ma nièce ? s'écria le vieillard d'un ton indigné. Où prenez-vous, s'il vous plaît, les aventures du seigneur duc, et dites-moi si c'est lui que vous félicitez, ou vous-même ?

Elle rougit :

—Moi ? dit-elle, confuse.

—Ah ! reprit le moine avec un sourire mélancolique, ne baissez pas les yeux, fillette. Ceux que Dieu a unis dans le ciel doivent être unis sur la terre... Vous êtes jeunes et bons, mes enfants : l'avenir s'ouvre devant vous, riche de promesses.

—Mon père !... balbutia Raphaël éperdu de joie.

—N'ai-je pas vu dès le premier jour, que cette enfant était l'élue de ton cœur ? Ta mère l'aurait choisie entre toutes ! c'est la vertu

candide et sereine, dans une âme d'héroïne, et cette fleur, épanouie parmi les plus belles, n'a perdu au grand soleil ni son parfum suave, ni son velouté délicat. Toi, mon duc, je sais que tu es un chrétien et ce mot dit tout. Palmaverde t'aime ; tu l'as sauvé de lui-même : il devenait mauvais, tu l'as fait bon. Veux-tu être son frère ?

Le jeune homme fléchit le genou devant Cléonice :

—Ditez ma réponse, madame, prononça-t-il d'une voix altérée mais vibrante encore. Hier, j'étais pauvre. La Providence m'a remis à ma place, en m'imposant des devoirs nouveaux. Nous sommes une famille... malheureuse. Il y a parmi les miens des coupables à réconcilier avec Dieu, des âmes cruellement blessées à consoler... Voulez-vous être l'ange du foyer que je vais reconstituer ?

Cléonice, debout, l'écoutait avec ravissement. Elle lui tendit ses deux mains :

—J'aurais dit *oui*, hier, comme je dis *oui*, aujourd'hui, mon cher seigneur. Je vous engage ma foi.

Elle montra la madone de Monréale, enchâssée dans un cadre de vermeil sur un chevalet d'ébène, et, souriante, acheva :

—Cette image sera la gardienne de notre foyer, mon beau duc ! Et devant elle je prierai entre mes sœurs Esther et Noémi, pour tous ceux qui ont besoin de pardon, pour tous ceux qui auront cherché l'oubli !

X

L'homme propose, Dieu dispose

Noémi reposait sur l'étroite couchette ; ses mains noyées dans les boucles épaisses de ses cheveux fauves soutenaient sa tête, à demi inclinée sur l'épaule. Ses paupières veinées d'azur palpitaient ; la fatigue et l'effroi pâlissaient ses joues, et le pli de sa bouche mutine accusait une douloureuse lassitude.

Au chevet du lit, Esther agenouillée priait. Parfois ses yeux brillants de fièvre se levaient sur les traits charmants de l'enfant endormie, et quand elle l'avait longuement contemplée d'un regard de tendre pitié, elle égrenait son rosaire et murmurait avec un ferveur de martyre :

“ Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous... Consolatrice des affligés, Secours des chrétiens, Refuge des pécheurs, priez pour nous...”

Une lampe éclairait la cellule, aux murs blancs et nus. C'était une nuit très sombre, et dans le ciel noir, chargé de nuages, aucune étoile ne luisait.

Au dehors, c'étaient des chants et des rires, accompagnant la mélodie criarde de la cornemuse. Les hommes de l'Argentino dansaient sur la plate-forme, en attendant le souper, et bientôt une cloche au son fêlé les appela à la table du chef.

Il y eut un grand fracas de vaisselle remuée, des rires plus éclatants, un concert de voix discordantes.

Noémi s'éveilla. Une faible nuance rosée colora son visage.

—Sœur ! dit-elle, en jetant ses bras autour du cou d'Esther qui, penchée sur elle, l'embrassa.

—Ne t'effraie pas, mignonne. S'ils voulaient nous faire du mal, ils n'auraient pas attendu toute une journée... Sois sans crainte, chérie, on nous délivrera !

—Qui ? monsieur de Peyl ? Sait-il où nous sommes ? *Lui* ?... murmura Noémi d'une voix éplorée. *Il* était au bal et ne nous a point adressé la parole... Sans doute *il* nous dédaigne : on lui aura dit...

—Tais-toi ! l'interrompit Esther, qui avait tressailli. Ne prononce pas son nom !... Nous sommes pour *lui* des étrangères, comme *il* est pour nous un inconnu. Pourquoi prendrait-il notre défense, et qui lui aurait donné le droit de s'intéresser à nous ? Mon père est puissant. Il nous sauvera.

—Dieu t'entende, ma sœur, dit en soupirant Noémi découragée.

Elle appuya son front sur l'oreiller, abandonnant sa main à l'étreinte d'Esther, qui la regardait tristement, et qui reprit après un moment de silence :

—La vieille femme qui nous a servi notre repas tout à l'heure n'a pas l'air méchante. Elle m'a parlé avec respect. Nous savons, du moins, que notre mère est ici, séparée de nous par cette muraille... peut-être... As-tu pensée à notre mère, Noémi ? Je l'ai offensée par

un jugement téméraire. Je l'aime tant !... parce qu'elle souffre !

—Si j'ai pensé à elle ! murmura Noémi. Pauvre mère ! mon cœur est tout plein d'elle... Elle pleure sa dernière espérance, atrocement déçue. L'homme qui, pour l'attirer dans cette embûche-lui a parlé de son fils, est plus vil que l'assassin embusqué au coin du bois et qui tue, mais qui tue d'un seul coup...

—Il sera châtié, dit Esther froidement.

Une clameur faite de rires fous, de chants bachiques, de cris rauques retentissait, grondant sous les voûtes du vieux donjon. Les jeunes filles se serrèrent en frissonnant l'une contre l'autre.

—Entends-tu, ma sœur ? s'écria Noémi, blanche de terreur. Sainte Vierge Marie protégez-nous !... Ils vont venir... ils viennent !

Elle se redressa, haletante, et jetant vers la porte des regards désespérés.

En effet, dans la spirale sonore de l'escalier, résonnait le heurt d'un pas lourd.

Esther s'empara du couteau qu'on leur avait laissé pour leur pain.

—Je te défendrai ! dit-elle violemment.

Elle se mit devant Noémi qui se soutenait à peine, à demi renversée sur le lit, et fixant les yeux avec une terreur invincible sur cette porte qui allait s'ouvrir et livrer passage à quelque lâche agresseur.

Les verroux grincèrent dans leur gâche, mais ce fut l'honnête Pippo qui se montra sur le seuil. Un niais éclairait sa face vulgaire ; son air bémol, sa contenance humble et quasi embarrassée rassura aussitôt les jeunes filles.

Il déposa sur la table un panier qu'il tenait d'une main, et sur une chaise un paquet d'étoffes qu'il portait sur l'épaule.

—Voici mes belles demoiselles, ce que le chef vous envoie, dit-il d'un ton paternel. Des friandises, du muscat d'Espagne...

Il ajouta en baissant la voix :

—Et de chauds vêtements que la ménagère a trouvés au fond d'un coffre, qui seront plus commodes que vos falbalas pour courir la campagne...

—Quoi ! s'écrièrent en même temps Esther et Noémi.

—Chut ! ordonna Pippo en mettant un doigt sur sa bouche.

Il ferma la porte, puis revenant auprès de mesdemoiselles de Peyl, il débita tout d'une haleine ce discours, le plus long qu'il eût improvisé dans sa vie :

—Écoutez, comprenez, agissez ! Toute la bande est à souper. Je vais laisser la porte ouverte. Descendez cinquante-cinq marches. Prenez le corridor à gauche : au bout, une brèche dans le mur. Traversez le préau. Entre deux tourelles ruinées vous verrez une haie en ogive. Entrez-là, j'ai caché près d'une touffe de chardons une lanterne allumée, soulevez la trappe qui est au-dessous d'une croix noire peinte sur le mur. Il y a là un escalier conduisant à un couloir souterrain que vous suivrez. Il vous mènera, par une pente assez rapide à une grotte située à la base même de l'escarpement que couronne le Castellaccio. Vous y passerez le reste de la nuit. Le chemin du village est à cent pas de la grotte, dont l'ouverture étroite est cachée par des broussailles, et séparée du chemin par un petit bois de pins. Vous serez à Spadarol avant qu'on ait songé à vous poursuivre, car on vient d'amener deux nouveaux prisonniers que le chef interroge en ce moment.

—Quel intérêt as-tu à nous rendre la liberté ? demanda Esther de qui la première pensée fut que cet homme leur tendait une embuscade.

Son front se rida, une contraction de ses lèvres charnues découvrirent ses dents en un rictus féroce :

—Le maître m'a battu... comme un chien... à coups de cravache !... gronda sa voix rauque. Et puis, ajouta Pippo d'un ton moins âpre, ma femme Lucia le veut.

—Et si tu mentais ?...

—Je risque ma vie. Souvenez-vous : l'escalier, le corridor, le préau, les tourelles, la trappe, le souterrain. Vous ne courrez aucun danger. Tout est préparé pour assurer votre fuite. Le chef a de la besogne pour la nuit.

Les jeunes filles se consultant du regard, échangèrent quelques mots en français, tandis que Pippo, l'oreille tendue, écoutait si aucun bruit insolite ne donnait l'alarme.

—Où sommes-nous ? interrogea Esther.

—Au Castellaccio, à cinq milles de Montréal, dans la Montagne.

—A qui est ce château ?

—Château ? Hum ! Une belle masse de pierres quand il était debout. Mon chef est l'Argentino. Noémi fit alors un pas en avant :

—Ma mère fuit avec nous, je pense ?

Pippo secoua la tête. Il n'avait point prévu la question. —Impossible ! répondit-il. Mais la vieille dame est en sûreté, elle, répondit-il. Croyez-moi, *signorina*, profitez de mon bon mouvement : les gens de ma sorte en sont avares. J'ai envie de faire plaisir à Lucia, ma femme, qui a compassion de vous... et je suis content aussi de me venger d'un outrage immérité.

—Je ne partirai pas sans ma mère, dit Noémi.

—Sœur, il le faut ! dit Esther. Je te jure que notre mère nous ordonnerait de fuir, si sa voix pouvait arriver à nos oreilles.

—Moi, je vous jure sur ma part du Paradis que vous êtes perdues, si vous restez une heure de plus, ajouta Pippo. Maintenant, faites comme vous voudrez. Je m'en vais. Je me recommande à vos Seigneuries, si nos affaires tournent mal.

Sur quoi il s'éloigna, fit sonner les verroux et cliqueter les clés, mais sans fermer la porte et disparut.

—Que décides-tu ? demanda Esther.

—Commandes : j'obéirai.

—Partons ! dit Esther.

En un instant elle revêtirent les vêtements grossiers que Pippo avait apportés. Puis s'agenouillant, elles firent le signe de la croix, une courte oraison, et, résolues, franchirent le seuil de la cellule.

A cette heure, Noémi avait du courage. L'exemple d'Esther, sa résolution, la soutenaient. Elle ne tremblait plus.

Toutes deux, lentement, avec des précautions infinies, descendirent en comptant les marches. Elles s'engagèrent dans la galerie obscure et parvinrent sans encombre à l'entrée de l'esplanade.

Une bouffée d'air humide les ranima.

—La cour est déserte, dit Esther, viens vite !

—J'ai peur, murmura Noémi.

Et debout sur un tas de pierres écroulées, elles regardèrent les nuages qui s'annonçaient, énormes, dans le firmament, la mer noire qui luisait au loin, les ruines imposantes de la forteresse, amas confus de constructions massives, avec des pignons aigus, des créneaux découpés, des remparts décimés, des tours trapues, des voûtes effondrées.

Ce nid de vautours avait, dans les ténèbres, un aspect formidable. Une tristesse morne, un silence de tombe planaient sur le repaire.

Les décombres moussues entassées devant la brèche permirent aux jeunes filles de gagner le sol gazonné du préau.

Noémi désigna du doigt deux tourelles coiffées de toits en poivrière entre lesquels s'élevait une ogive, dont un reflet dessinait la courbure.

—C'est là, murmura-t-elle.

Elles s'élançèrent, légères comme des biches poursuivies par le veneur. Le donjon cyclopéen, avec ses quatre tours d'angles et son héaume de créneaux, se dressait, majestueux, écrasant de sa masse les bâtiments qui lui faisaient une ceinture de ruines.

Une lumière vive éclairait les verrières de la salle basse, et par intervalles s'élevaient des voix stridentes qui hurlaient, des rires insensés, un cliquetis métallique, et tout à coup l'aigre mélodie de la cornemuse dominait de ses sons perçants le tumulte.

Au delà de l'ogive, il y avait une caverne sombre, où débris accumulés, plantes parasites, ronces, formaient un fouillis inextricable, lieu de délices des corbeaux et des chauves-souris.

La lanterne de Pippo brillait, derrière les feuilles déchiquetées d'un chardon.

Esther s'en empara. Pippo était revenu, sans doute, car la trappe de fer, sous la croix peinte sur le mur, était levée, et les premières marches, branlantes et visqueuses, d'un escalier tournant, apparaissaient, affleurant le sol.

Résolues, les deux sœurs s'em brassèrent... Elles s'engagèrent dans l'étroite ouverture. Esther fit basculer la trappe.

A ce moment un grand cri, un cri d'agonie, strident, aigu, lamen-

table traversa l'espace, aussitôt suivi d'une immense clameur.

Montés sur d'excellents chevaux, le prince de Palmaverde et Lancelot de Peyl couraient au galop sur la route de Monréale, où ils arrivèrent de bonne heure, et, où ils se dirigèrent, guidés par le petit paysan Tancredi, vers la vallée de Spadarol dont ils atteignaient la limite peu de temps avant le coucher du soleil.

Durant tout ce voyage, le comte Lancelot ne prononça pas une parole et don Philippe, agité lui-même par des pensées absorbantes, n'eut pas le courage de rompre le silence.

Et qu'auraient-ils pu se dire, ces deux hommes dont l'un voyait tout à coup le péché de toute sa vie se lever contre lui, tandis que l'autre après avoir, de plein gré, renoncé à la vengeance longtemps poursuivie, savourait enfin la joie cruelle de sentir son ennemi à sa merci ?

Les traits ravagés, les yeux morts au fonds d'orbites caves, le vieillard si rudement éprouvé semblait ne se tenir debout que par un miracle de sa volonté. Il suivait son compagnon, droit en selle, l'œil fixe, indifférent à tout, consommant ses dernières forces, n'ayant d'autre souci que de revoir son fils et le sauver.

Il ne voyait rien, ni les fertiles prairies, ni les bois ombreux, ni les blocs de granit brodés de saxifrages et de lierre. Il n'entendait point la voix des passants qui saluaient ce vieillard inaltérable cramponné au garrot de sa monture.

Lorsque Palmaverde, buvant sous la treille d'une auberge, lui offrit de se désaltérer, il répondit machinalement :

—Je n'ai pas soif !

Un instant après il s'arrêtait auprès d'une source jaillissant au bord du chemin, dans l'auge d'un tronc d'arbre creusé, et plongeait son visage empourpré dans l'onde limpide et fraîche :

Ils mirent pied à terre au village de Spadarol sur le conseil du petit guide, qui leur dit :

—Les hommes de l'Argentino rôdent sur les chemins : le chef est au Castellaccio, dit-on. Vous seriez arrêtés avant d'avoir fait cent pas dans le ravin.

Ils laissèrent donc leurs chevaux à l'auberge.

Bientôt l'orgueilleuse forteresse féodale leur apparut, baignée des leurs vermeilles du couchant, au sommet de son escarpement de granit rougeâtre, balaféré de larges traînées de verdure. Les murailles luisaient au soleil ; le donjon se découpait en rouge cru sur le bleu, tandis que l'ombre indécise du crépuscule couvrait déjà le fond du val.

Le sentier s'enfonçait d'abord sous un bois épais de châtaigniers, décrivait ses méandres gris sur l'herbe verte d'un immense pâturage, rampait en lacis sur le flanc de la montagne, et se perdait sur la crête, parmi les arbustes sauvages et les jeunes taillis.

Aucun être vivant n'animait cette vaste solitude, pas même un pâtre paissant les brebis dans les prés. Un ruisseau coulait en nappe sur des pierres verdâtres, et le clapotement de l'eau, uni au grésillement de la brise dans les feuilles, troublait seul le calme silence de la vallée.

Tancredi marchait en avant chantant à pleine voix une *mandolinatu* : parfois il se retournait pour jeter un regard malicieux et mauvais sur les voyageurs.

Palmaverde étendit le bras et montra les tours brunies, hardiment campées sur l'abîme.

—Le Castellaccio, dit-il.

M. de Peyl s'arrêta : sa poitrine se gonfla, un râle déchira sa gorge.

—Déjà !... balbutia-t-il, d'une voix sifflante. J'avais hâte... et maintenant je n'ose aller plus loin.

—Encore un effort ! s'écria le prince qui ne put se défendre d'une sorte de pitié. Votre femme et vos filles attendent la délivrance, et peut-être apportez-vous à... l'autre le salut.

—À l'autre ! répéta Lancelot de Peyl, avec une impression navrante de honte, de colère et de douleur. Clelio Zadoer... L'Argentino... mon fils !... Ah ! je m'étais souvent demandé quel dénouement aurait un jour ma vie criminelle, et quel châtement Dieu infligerait à mes forfaits : mais je n'avais jamais pressenti celui-là... si terrible !

Emporté par la violence des sentiments qui débordaient en lui, le hautain gentilhomme, rebelle encore sous la main qui le frappait, mais cédant à l'impérieuse néces-

sité d'épancher son cœur saturé d'angoisse, poursuivit, d'une voix entrecoupée :

—Ce n'est pas lui que je redoute, ce n'est pas mon fils !... Il a perdu le droit de me juger. Et quand il me condamnerait !... Nous sommes égaux dans le mal : il détestait en moi son complice : je haïssais en lui un compagnon de chaîne... Il y a entre nous un abîme impossible à combler. Mais sa mère ! Ce qui m'épouvante, c'est la pensée devant sa mère... Elle l'aimait d'un amour infini. Elle a pleuré vingt ans, et vingt ans espéré, contre toute espérance. Ses prières n'ont pas touché Dieu !... Quand elle nous verra face à face, lui et moi, nous reprochant l'un à l'autre notre vie infâme, elle dira que c'est juste et qu'un père comme moi ne pouvait avoir qu'un fils comme lui... Je l'ai perdu. C'est ma faute : Je voulais qu'il fût riche et grand, parmi les grands et les riches : il est voleur de grands chemins. La race de Peyl finit par le gibet... Mon sang bout dans mes veines. Plutôt un coup de poignard que le regard de cette mère plongeant sur moi !... Oh ! vienne la mort bienfaisante m'arracher à ce supplice ! cria le vieillard avec l'accent profond du désespoir sans remède.

Encore impassible qu'il fut et voulut être, Philippe de Palmaverde éprouvait cette trépidation intérieure que font naître les impressions extrêmes. Il ne put répondre que par un sombre regard à cette virulente apostrophe.

Cependant l'heure était venue où Lancelot de Peyl devait épuiser jusqu'à la lie le calice d'expiation. Il se traînait, tête nue, ses rares cheveux blancs flottant à la brise, et lançant vers le ciel un regard d'atroce défi.

Palmaverde, triste et grave, lui dit :

—Je vous plains, monsieur de Peyl ! Votre châtement égale, en effet, votre crime, et la vengeance de Dieu dépasse tout ce que ma haine aurait imaginé.

—Votre haine ? répéta le comte, surpris...

—Vous ne vous êtes jamais douté que j'étais votre ennemi ? Depuis un an, je n'ai cessé de vous épier, attendant l'heure propice. Je m'affiliai à la Croix-Blanche pour vous

nieux surveiller, et favorisais vos desseins, pour mieux vous perdre. Mais un enfant, votre victime, Raphaël, que je croyais votre fils m'a détourné de cette odieuse et lâche entreprise.

Lancelot, stupéfait et terrifié, le regarda.

—Votre voix, votre pâleur, l'éclair fauve de vos yeux trahissent l'ardeur inextinguible de la haine, dit-il lentement. Vous ne me pardonnerez jamais, je le sens. Mais en quoi vous ai-je offensé, monsieur de Palmaverde ? Que vous ai-je fait, à vous qui m'étiez inconnu il y a un an ?

—Imprudent ! exclama donc Philippe avec un cruel sourire. Vous m'avez fait votre confident, votre complice, et vous ne m'avez même pas demandé mon nom !

Le comte frissonna.

—Ce titre de Palmaverde, poursuivit le prince, fascinant du regard le misérable vieillard, m'a été conféré par adoption. Je m'appelle Philippe Alvarez.

Le comte chancela, ses lèvres blémirent, ses paupières s'abattirent sur ses yeux. Mais il avait atteint le paroxysme de la souffrance, et cette révélation inattendue ne put accroître ses tourments.

Il répéta, néanmoins, d'une voix sourde :

-- Philippe Alvarez.

Avec une majestueuse humilité, il ajouta :

- Quoique vous ayez fait contre moi, vous avez agi selon votre droit et selon la justice.

Palmaverde ne répondit pas.

En ce moment un coup de sifflet retentit, les branches d'un fourré voisin s'agitèrent, et, avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense, les deux compagnons se virent cernés par une petite troupe d'hommes armés jusqu'aux dents.

Ils étaient là cinq drôles, équipés de loques immondes, commandés par le jovial Toni, auxquels vint se joindre impudemment Tancredi, résolu à profiter d'une si favorable occasion pour embrasser l'honorable carrière du brigandage.

—Holà ! dit Palmaverde, sans paraître autrement inquiet de cette agression soudaine, livrez passage, *birbanti* ! Je suis le Palmaverde.

—J'ai bien reconnu Votre Excel-

lence, dit avec un rire guilleret Toni, l'effronté... Mais je dois supplier Votre Excellence d'attendre, en notre compagnie, que la nuit ait couvert de son voile étoilé d'or ces campagnes fleuries, et que l'hoûé, dans son char d'argent, accomplisse sa course vagabonde.

Il salua poliment à la ronde et continua du même ton respectueux et narquois :

—Je puis offrir à Votre Excellence un *flasco* de vin cuit. *Evohe, Bacché* ! Ce me sera une joie d'écouter le docte entretien de Vos Excellences, dans une grotte où les sylvains et les nymphes prenaient au temps jadis leurs ébats, et qui s'ouvre dans la roche à cent pas d'ici, juste au-dessous de ces tourelles gothiques.

Palmaverde fronça le sourcil :

—Trêve de sots propos, bouffon, s'écria-t-il. Je t'ordonne de nous conduire sur le champ devant l'Argentino.

—Impossible ! *signore* ! J'ai des ordres formels. Qu'importe, d'ailleurs ? Le soleil disparaît à l'horizon. Dès qu'il fera nuit close vous entrerez au Castellaccio... Reste à savoir quand vous en sortirez ! acheva Toni en saluant de rechef.

Lancelot prit à sa ceinture un pistolet qu'il essaya d'armer. Les bandits se jetèrent sur lui tous à la fois. Il fut aussitôt renversé. Palmaverde vola à son secours, mais la partie était trop inégale. Aussitôt désarmé, le prince fut poussé contre un arbre et tenu en respect par deux affreux bandits qui le mirent en joue, prêts à faire feu au moindre mouvement.

Un des assaillants écrasait de son genou la poitrine de Lancelot et le menaçait de son couteau. Lancelot saisit, pour la détourner, la lame large et bien affilée. Le sang jaillit. Lorsqu'il se releva, il montra ses mains déchirées par de profondes entailles.

—Aussi, pourquoi vous obstiner ? gronda Toni d'un ton bourru.

Il pansa habilement les blessures, assez graves, car les os étaient à nus, les enveloppa de linge, et, dans le seul but, assura-t-il, d'empêcher d'imprudentes incartades, fit réunir les deux bras du vieillard sur sa poitrine par une solide ligature.

Cela fait, il ôta son bonnet :

—Si Vos Excellences veulent me

suivre... dit-il, en montrant un petit sentier fuyant sous un bois de pins.

XI

Talis pater, qualis filius.

Clelio Zadoer, en prévision d'une attaque, avaient pris toutes les dispositions d'un habile stratège. Quinze hommes de sa troupe occupaient le Castellaccio, Les autres, en nombre égal, battaient la campagne par petites escouades avec ordre de se relier sur le fort à la moindre alerte.

Cependant son audace et sa jactance l'abandonnaient peu à peu : l'incertitude le troublait. Il écoutait d'un air inquiet et reveur les bruyants propos de ses compagnons, réunis pour la plupart autour de lui, et qui prolongeaient le repas du soir par de copieuses libations.

Périclès Orestis, au contraire, se montrait ravi de la fougue expansive de ces bons garçons et se divertissait fort de leurs récits fanfarons, de leurs vantardises dans lesquelles ils faisaient assaut de férocité.

La salle où ils soupaient était décorée avec une magnificence barbare. Des bannières volées aux églises formaient aux angles des trophées ; des étoffes de toutes couleurs ornaient le pourtour ; partout s'étaient orfèvreries précieuses, armes démasquées, tableaux et statues, fruit du pillage à main armée.

Le fidèle écuyer de la dame aux étoiles, Giacommuccio, seul, ne prenait aucune part aux joyeux ébats de la bande ; il ne buvait pas ; il observait, silencieux, l'attitude épeurée du chef que les plus folles hâbleries ne parvenaient pas à dérider.

Clelio le remarqua :

—Tu es inquiet, Amraphel ? dit-il brusquement.

—Inquiet ? non. Mais pourquoi la signora n'a-t-elle envoyé personne ? Le corfiote devrait être ici.

—Crains-tu les *campieri* de don Folco ? s'écria Orestis en riant. Il n'y a que les Neuf à connaître cette retraite, où nul ne viendra nous chercher. L'Argentino est le roi de la contrée : tu as trente hommes. D'un signe, tu peux en appeler autant autour de toi. En trois jours

tu peux lever une armée..... Eh bien ! n'était-ce pas convenu ? Après l'émeute, la bataille.

—Tu as raison, repartit Zadoer en secouant la tête. Mais que se passe-t-il à Palerme ?

L'honnête Pippo, à cette heure, préparait l'évasion d'Esther et de Noémi, à seule fin de complaire à Lucia, sa ménagère, et de payer à Zadoer ses coups de cravache. Il venait de monter dans leur cellule. Tout arrivait du Castellaccio avec ses prisonniers.

Lorsqu'il entendit la herse grincer dans sa rainure et la porte du manoir rouler pesamment sur ses gonds, Zadoer tressaillit :

—Ah ! fit-il, anxieux.

Il y eut un moment de silence attentif, Palmaverde entra presque aussitôt dans la salle, suivi de Toni, qui souriait bénévolement.

—Soyez le bienvenu, prince Philippe, cria Orestis en courant à lui. L'ami Clelio n'est pas d'humeur gaie, et je m'ennuyais à boire tout seul. Holà ! vous autres ! qu'on emplisse une coupe.....

Mais le jeune homme, pâle et fort agité, l'écarta et vint droit au chef, qui avait déjà compris à son regard, à son maintien, que des événements imprévus aggravaient la situation. Palmaverde feignit de ne pas voir la main que l'Argentino lui tendait avec empressement. D'un ton précipité, il lui dit :

—Puis-je parler ?

—Certes ! répondit l'autre, en relevant le front d'un air arrogant. Je vois que tu viens en ennemi, Palmaverde.

—Oh ! non..... plus maintenant.

—Eh bien ?

En peu de mots le prince lui apprit tout ce qu'il ignorait :

—L'association des Neuf est dissoute, les chevaliers se dispersent, Nighmèh Sémma a disparu. Raphaël Maillezais revendique l'héritage de Rocheraye. Le vice-roi n'accorde que trois jours à la police, pour découvrir ta retraite, te poursuivre et te pendre. Ordre de procéder à une exécution sommaire. Aussitôt pris, tu seras pendu. On ne veut pas de procès.

Clelio haussa les épaules d'un air railleur :

—Don Folco a mon estime, dit-il. C'est fort bien combiné. Mais qu'ils

y viennent..... Je ferai couler sur eux toutes les pierres de mon vieux Castellaccio, et la montagne elle-même.

Il se tut. Il saisit sur la table une aiguère pleine d'eau glacée et but à larges traits. Puis il reprit :

—Ainsi, tout est perdu ?

—Tout est perdu.

—C'est fini ? Plus d'espoir.....

—On ne lutte pas avec une poignée d'hommes contre une société armée. Prends garde : tes hommes écoutent.

—Peu importe. Ce sont des loups..... toujours traqués. Donc ton avis est que je me rende ? Clelio Zadoer pendu !.....

Il éclata d'un rire strident et nerveux, saccadé, et soulevant l'aiguère d'or ciselé, par un mouvement frénétique il la précipita sur les dalles où elle se brisa en mille pièces.

—Qui a fait cela ? poursuivit-il ensuite, d'une voix âpre et farouche. Qui nous a trahis ?..... Qui nous a vendus ?..... Je me suis dénoncé, moi, croyant que l'émeute allait bientôt mettre Palerme à feu et à sang, que la révolution bouillonnante comme les laves du volcan allait faire irruption d'un bout à l'autre de la Sicile... Vous aviez donc menti, et Nighmèh m'avait trompé.....

—Il y a des navires qui font naufrage en entrant au port après avoir accompli le tour du monde. On a livré le secret de la Croix-Blanche... et bien d'autres secrets ! pour acheter ta grâce.....

—Qui ? Lancelot de Peyl, ce lâche ? Ah ! que de fois j'ai mis en garde Nighmèh Sémma contre lui. Ce vieillard hypocrite, envieux, jaloux, toujours à l'affût, ne me cachait plus sa haine... C'est donc lui ? Tant mieux ! Je punirai d'un seul coup toutes ses trahisons.

—Tais-toi ! dit vivement Palmaverde..... Il est là.

Une terrible exaltation de joie se peignit sur les traits du bandit, et telle fut sa surprise que, poussant un râle de triomphe, il se renversa sur son siège.

—Tes éclaireurs nous ont arrêtés au couchant du soleil. Il a fallu se battre. Le comte est grièvement blessé aux deux mains ; il est incapable de se défendre.....

Un sourire méprisant fut l'unique réponse de son hôte.

—Il souffre, continua Palmaverde, froidement. En proie à je ne sais quel délire....., il ne cessait de crier.....

—Et je l'ai fait baillonner, il ne crie plus, l'interrompit Toni. Ce brave homme divaguait. Je n'ose répéter à Votre Seigneurie tout ce qu'il disait.

—Toi ! de quoi te mêles-tu d'interpréter mes ordres ? grommela sourdement son maître. Pourquoi n'as-tu pas conduit tes prisonniers ici sur le champ ? Trois heures perdues ! sang de moi !.....

Périclès Orestis écoutait avec une indicible stupeur. Très jeune encore, il n'avait pas étouffé en lui tout germe de foi et d'honneur. Penché au bord du gouffre, il en mesurait maintenant la profondeur.

L'Argentino méditait. Debout, transfiguré par des sensations nouvelles, il avait la beauté fatale d'un archange déchu. Le fulgurant éclair de ses yeux, ses cheveux roux, tordus comme des flammes autour de son visage convulsé, la pourpre du courroux sur le front, la bouche crispée et dédaigneuse, il se redressait superbement, comme pour défier le ciel et la terre.

On pouvait le vaincre, mais non l'abattre.

Palmaverde s'assit auprès d'Orestis, en murmurant :

—Que va-t-il faire ?

Il était résolu à rester l'impassible témoin de ce qui se passerait entre le père et le fils. Son cœur bondissait dans sa poitrine. Il tremblait. Peut-être eut-il suffi d'un mot pour dissiper l'effroyable fureur de Zadoër, qui lacérait de ses ongles l'étoffe de sa casaque.

Ce mot, il ne voulut pas le prononcer. N'était-ce pas la volonté de Dieu que cette famille d'Atrides s'anéantit elle-même, et l'enfant maudit de Cain, plongeant dans les entrailles de son père le couteau fumant encore du sang d'Abel, n'était-il pas l'instrument nécessaire de l'implacable destin ?

Quelle vengeance eut-il rêvée qui fût comparable à celle-là ?

Le père, baillonné, garrôté, impuissant, contraint d'entendre tomber son arrêt de mort des lèvres de celui qui lui doit la vie. Le fils,

dans sa rage aveugle torturant sans pitié ce vieillard, s'enivrant de la sanglante volupté du carnage.

Et le cri d'agonie de la victime, à travers ces voûtes énormes, allant éveiller sur son grabat de captivité une pauvre femme, souriant dans un rêve d'espérance et de bonheur à la douce image de l'enfant bien-aimé !

Assisterait-il donc, impassible et muet comme un géant de bronze, au meurtre qui se préparait ? Permettrait-il que cet exécrationnel forfait se consommât..... que cet outrage aux lois sacrées de la nature s'accomplît..... que l'on vit, enfin, en cette nuit maudite, le parricide sacrilège égorger l'auteur de ses jours.

Mais il pensait aussi à l'innocent traîné devant les juges, hurlant au fond de son cachot, niant peut-être la divine justice, et clamant des blasphèmes contre Celui d'en haut qui ne le sauvait pas !

Il pensait à son père subissant à la face du peuple la plus grande honte qui soit, agenouillé sous la hache du bourreau, le cou tendu, expiant le crime d'un autre, qui se riait de son sacrifice et de ses terreurs.

Il pensait au serment juré sur le cadavre du décapité, à la veuve toute blanche dans ses voiles tout noirs, au cercueil de sapin enfoui au lieu d'ignominie, au déshonneur de son nom, aux vingt années d'amère tristesse qu'il avait endurées dans l'espoir qu'elles auraient cette minute pour dénouement, et Philippe Alvarez recueillant une à une ces pensées vengeresses, éprouvait l'âcre jouissance du damné qui voit un autre damné, près de lui, se tordre dans le même supplice.

Et pourtant il sentait en sa conscience un ferment de révolte. Se taire, en ce moment fatal, n'était-ce pas accepter sa part du crime ? Ne pas crier à l'assassin " *Tu vas tremper tes mains dans le sang de ton père* " c'était se condamner à l'éternité de remords.

Enfin Clelio Zadoër s'éveillant de sa rêverie muette surprit sur le visage de Philippe les traces de la lutte intérieure qu'il soutenait ; alors il donna libre cours à l'explosion de sa colère.

—Qu'on l'amène ! rugit-il, arrachant de sa gaine une lame d'acier

bleuâtre, barbelée, qu'il planta d'un seul coup dans le bois de la table où, sifflante, elle oscilla.

Palmaverde, malgré lui, bondit en avant.

—Tu veux le tuer ?.....

—Par les foudres de Jupiter tonnant ! le traître ne l'a-t-il pas mérité ? s'écria Orestis.

Philippe se tourna à demi, et lui coula par dessus l'épaule un de ces regards dédaigneux, plus offensants qu'une injure, en disant :

—Vous êtes bien hardi !

—Et vous, Palmaverde, vous l'êtes plus encore de jouer avec ma colère, s'écria Zadoër. Sang de moi ! suis-je le maître ici ? Il y a dix barils de poudre sous vos pieds..... Une étincelle, et mes vieilles murailles forment votre sépulcre.

—Ecoute-moi, Zadoër, dit Palmaverde d'une voix suppliante.

—Ah ! cet homme est venu braver le tigre dans son antre !... Ah ! vos sociétés civilisées, pourriture infecte sous un voile de drap d'or, pendent les bandits sans miséricorde ? Soit ! Mais avant que le bourreau me jette son lacet au col, je me serai payé de vos trahisons.

Lancelot de Peyl apparut en ce moment sur le seuil. Un baillon étroitement serré cachait tout le bas de son visage, mais ses regards, d'une intraduisible éloquence, se portèrent sur le bandit, et de ses yeux où se lisaient les affres d'une douleur et d'une épouvante surhumaines, de grosses larmes jaillissaient et ruisselaient sur ses joues.

Il avait les mains liées derrière le dos.

Dès qu'il le vit, Clelio, avec une ardeur sauvage brandit son poignard, le fit tourner lestement et le lança à toute volée.

Palmaverde le heurta violemment :

—Malheureux ! cria-t-il, prêt à laisser échapper le fatal secret.

La lame aiguë se ficha, roide, dans la chambranle de la porte ; sans le geste du prince elle eut atteint Lancelot en pleine poitrine.

Mais si puissante qu'elle soit, l'âme d'un homme ne saurait supporter certaines sensations. Le vieillard était à bout de forces. Il s'affaissa.

—Otez-lui ce baillon, il étouffe dit Philippe en s'élançant.

Il coupa l'étoffe.

Lancelot tomba entre ses bras, murmurant, d'une voix plus faible qu'un souffle :

— *Pardonnez-nous, Dieu juste... Pardon... pardon !*

Et tournant un suprême regard sur Zadoer, il rendit le dernier soupir.

— Il rend l'âme, dit Palmaverde, d'un ton solennel.

Ainsi Dieu avait voulu que son ennemi expira sur son sein.

La majesté de la mort courba tous les fronts. Les bandits de l'Argentino se découvrirent, quelques-uns même fléchirent le genou.

Zadoer dit un mot à Péricles qui sortit, et qui revint presque aussitôt, effaré :

— Disparues ! dit-il... la porte est ouverte. Les oiseaux sont envolés et la cage est vide.

— Malédiction sur elles et sur moi ! hurla Zadoer.

Fou de rage il bondit hors de la salle. On entendit un cri, puis dans l'ombre le bruit d'une lutte, et le bandit rentra trainant par le bras la comtesse.

Les traits contractés, ses cheveux blancs épars, ses vêtements en désordre, elle se débattait faiblement. Il l'attira vers le cadavre, et, s'approchant, la lèvre palpitant d'une joie féroce.

— Regardez ! ordonna-t-il.

Elle recula d'abord, puis, avec un gémissement lugubre :

— Mort ! fit-elle.

— Est-ce toi qui l'a tué ? interrogea-t-elle.

— Je n'en ai pas eu le temps. Satan m'a volé ce plaisir. Faites votre prière, madame.

Palmaverde eut froid au cœur :

— Ne crains-tu pas enfin de laisser la patience de Dieu, Zadoer ? prononça-t-il d'une voix formidable. Tu appelles la foudre, insensé ? Prends donc garde ! la foudre va frapper... Celui qui vient de mourir t'avait donné la vie, et cette femme que tu veux assassiner est ta mère !..

C'était la foudre : elle eut broyé un Titan ! Clelio Zadoer, atone, immobile, crut que la terre allait manquer sous ses pas. Le vertige enserra son front d'un étai de bronze, et la sueur glacée de l'agonie ruissela sur son visage exsangue, verdi, pétrifié.

— Veux-tu un témoin ? reprit

Palmaverde au milieu d'un silence plein d'horreur. Voici Amraphel ou Giacomuccio, — comme il te plaira, — qui enleva ton cousin Rocheraye au château de Neuvecelle, à l'heure même où l'arabe Faédineh te volait dans ton berceau.

— Je l'atteste ! dit Giacomuccio.

La comtesse debout, entre le cadavre de son mari, et ce fils si longtemps aimé, demeurait elle aussi rigide et muette.

La passion qu'elle souffrait, nul ne pourrait la concevoir et la décrire : la source des larmes était en elle à jamais tarie ; son cœur ne battait pas plus vite. Le corps vivait encore, mais l'âme s'en détachait et n'existait plus pour ce monde.

Clelio Zadoer, comme si une main invisible se fut abattue sur lui, plia lentement les genoux, et lentement se prosterna, complètement inerte.

Ceux qui étaient là, assistant à cette scène grandiose, pleuraient.

Il toucha la terre de son front, et sa voix, étranglée, sèche, étrange, murmura ces deux mots :

— Ma mère !

Une fugitive rougeur illumina le visage de Bathilde de Peyl. Elle redressa sa taille altière.

— Ne m'appelez pas ainsi, dit-elle. J'ai tenté Dieu. Il me punit... Retirez-vous de moi, homme qui me parlez... Que mes entrailles soient maudites pour avoir enfanté ce monstre !..

Et, baissant la voix, elle ajouta :
— *Rachel ne voulut pas être consolée.*

Alors détournant les yeux de Clelio Zadoer, elle s'enveloppa de son voile, et, s'appuyant sur le bras du prince de Palmaverde, elle franchit le seuil de la salle, abandonnant le misérable à sa honte et à ses remords.

XII

La fin d'un rêve

Depuis plus de trois heures, Clelio Zadoer était là, debout, accoudé sur le parapet de pierre qui séparait le préau du précipice, et personne n'osait troubler son recueillement austère.

Il n'avait pas une seule fois tourné la tête vers le donjon, où se faisait

un grand bruit d'allées et venues, et dont toutes les lumières illuminées projetaient un orbe de lumière sur l'esplanade.

Il voyait s'étendre au-dessous de lui, noyée d'ombre, la vallée bordée de collines, parsemée de bois, avec le col où passait le chemin de Montréal.

Par delà ces collines onduleuses, d'autres vallées, se creusant en conques de verdure, avec des cimes d'arbres touffus, et de vastes prairies en pente.

Plus loin encore des rochers blanchâtres, puis la grève, étroite marge grise, et enfin la mer.

Non pas les vagues bleues noircies d'or et d'argent, mollement balancées, mais un immense linceul d'une couleur funèbre, miroitant par places, soulevé en flots mouvants, dont le bruit sourd et continu rappelait le mugissement lointain du tonnerre.

Et le ciel, bas, opaque, pareil à une chape de plomb, strié de lueurs cuivrées, bornait l'horizon partout, et semblait s'abaisser peu à peu, masse prodigieuse, comme pour écraser la terre.

Pas un souffle de vent ne rafraîchissait l'atmosphère. Pas un susurrement dans les feuilles : un calme solennel, un silence morne, que parfois interrompaient des cris d'orfraie, des huiements de hibou.

A quelle besogne vauquaient ses gens, et pourquoi ne dormaient-ils pas, à la veille peut-être de la bataille ? Que clouait-on, et d'où venaient ces coups de marteau retentissants ?

Il entendait à peine. Il ne regardait pas. Il pensait.

Le vide l'attirait. A plusieurs reprises il se pencha, insoncieux du danger. Une pierre en tombant, lui mesurait la profondeur. Il se relevait, les bras croisés sur la poitrine, et son regard errait de nouveau sur la nappe d'eau luisante dont l'immensité évoquait en lui, sans doute, l'idée de l'infini.

Chaque minute de ces trois heures lui parut un siècle, et cependant il n'avait plus la notion du temps.

Son esprit remua des mondes, et la souffrance aiguë n'eût pas une trêve d'un instant. Il n'éprouva pas un regret, il n'eût pas une pensée pour ce qu'il perdait, pas

un vague souvenir pour les trésors si chèrement achetés. La vie lui pesait, joug et fardeau trop lourds désormais à porter.

—Clelio ! murmura près de lui une voix adoucie à dessein.

Il inclina la tête.

—C'est toi, Orestis ? Déjà ?

—La nuit touche à sa fin... Tu es brisé : va dormir.

—Je dormirai demain, Orestis, et d'un sommeil profond !... Que fait-on au château ?

Périclès hésita.

—Parle librement : Je puis tout entendre. Je suis calme, vois ! Il y a des ordres à donner, des dispositions à prendre... J'écoute.

—Clelio, reprit le grec, préoccupé d'une façon visible de ne pas éveiller un écho douloureux dans le cœur de son ami, la... la comtesse peut partir sur-le-champ pour Palerme, et y emmener... le corps... de son mari.

—C'est son droit.

—Tu le permets... tu consens ?

—Obéissez à toutes ses volontés, quoi qu'elle exige. Il y a un chariot sous les hangars. Qu'on aille chercher des bœufs au village...

—Les bouviers sont arrivés avec leurs bêtes. Le chariot est drapé de velours noir. Dans une heure tous les apprêts sont terminés.

—Merci Orestis, dit Clelio en lui serrant la main : Tu as fait ce que je désirais de ton amitié. Merci, mon fidèle.

Il ajouta, du même ton grave et lent :

—Puisqu'il nous reste une heure va dire à Palmaverde que je voudrais lui parler... s'il refuse, dis lui que je sollicite cet entretien... Dis lui que je le supplie de venir. Si, après cela, il refuse encore, tu reviendras.

—Courage Clelio !...

La comtesse pria près du corps de Lancelot de Peyl, couché dans un cercueil établi à la hâte, mais couvert de velours.

Elle aussi, depuis de longues heures, agenouillée à la même place, gardait une immobilité marmoreenne. Elle aussi, absorbée par une pensée unique, souffrait dans toutes les fibres de sa chair, et sentait l'angoisse mortelle envahir son cœur peu à peu et l'étouffer.

Mais du moins, elle criait vers Dieu du fond de l'abîme, et la prière, débordant de ses lèvres,

apaisait les révoltes de l'instinct. Le supplice était moins atroce : Dieu aidait à le subir.

Lucia lui avait fait connaître l'évasion d'Esther et de Noémi. Mme de Peyl ne voulut pas qu'on les ramena auprès d'elle. Elle demanda seulement que Lucia et Pippo descendissent à la grotte. Elle ordonna qu'on laissât ignorer aux jeunes filles les affreux événements qui venaient de se passer, afin qu'elles puissent goûter un peu de repos sous la garde de la bonne femme, dont la sympathie naïve lui inspira confiance.

Palmaverde reçut avec émotion le message de Clelio ; et cédant aussitôt à son désir, le rejoignit au bout de l'esplanade.

—Merci ! murmura Zadoër.

—Un tel chatiment expie bien des crimes, s'écria le prince avec l'accent d'une sincère compassion.

L'autre, d'une voix plus raffermie poursuivit :

—Je suis bien malheureux, Palmaverde ! J'ai vingt ans, ma vie finit alors que celle des autres commence à peine. C'est la fin de tout... plus d'espérance, et pas même de repentir. Non, je ne puis me repentir. Elevé loin de votre Dieu, dans une abjecte indifférence des pures jouissances de la foi, je ne crois à rien, et je n'ai rien qui me soit un secours, en ce moment funeste. Je suis seul... Mon père, mort par moi ; ma mère, dont la première et la dernière parole ont été des malédictions... Des serviteurs, qui vont s'enfuir, chargés de mes dépouilles... Pas un ami. Des flots de haine au fond de l'âme, et l'irréparable corruption ! Voilà ce que je suis, et où j'en suis.

—La prière des anges est le salut des pervers : les innocents qui souffrent paient la rançon des coupables. Deux anges prient pour vous.

—Esther ! murmura Zadoër dont l'accent eut une douceur infinie... Noémi ! Oui, elles portent ma peine et partagent ma honte. Pauvres fleurs étioilées qui vont se faner, et périr... Eussé-je pardonné jamais à l'homme qui nous a plongés dans cette fange. Le Juge fera la part de chacun ! Oublions. Palmaverde. J'ai une grâce à vous demander.

—Disposez de moi en toute chose.

—Eh bien ! c'est... pour ce jeune homme, reprit Zadoër avec effort.

Dites-lui, dites à Raphael que je lui demande pardon au nom de tous ceux des miens qui lui ont fait du mal. Je voudrais l'avoir aimé : il est bon. Son mépris m'était cruel. Qu'il soit heureux !

—Clelio, cet acte d'humilité vous sera compté.

—Un autre souvenir illumine ma pensée, Palmaverde. Le vagabond sans feu ni lieu, le faux gentilhomme, le bohémien, le voleur, avait osé concevoir et garder en lui-même avec un culte jaloux, un sentiment pur, idéal, sans espoir, mais qui répandait sur toute sa vie une suave douceur et l'emportait parfois, par un sublime essor, dans un rêve radieux. Lorsque je raillais la destinée, quand le dégoût du monde et de moi-même débordait en mon âme, je me réfugiais dans ce rêve ensoleillé... J'étais heureux et consolé... Qu'elle ne le sache jamais, Palmaverde : elle aurait honte !

Don Philippe, cette fois, ne répondit pas. Clelio attendait une parole, mais il comprit et respecta ce silence.

—Je n'ai plus rien à vous dire, poursuivit-il en étouffant un soupir. Séparons-nous, et qu'un mutuel oubli efface à jamais de nos mémoires le souvenir de ce qui fut.

Attendri par cet accent de résignation lasse, et subissant à son insu l'influence de cette tristesse immense, le prince murmura :

—Qu'allez-vous faire ?

—Oh ! rassurez-vous : je ne veux pas lutter encore. C'est assez de déchirements ! Que le rocher retombe, je n'essaierai pas de le soulever. Je m'avoue vaincu, je déserte le champ de bataille.

Il s'arrêta, embrassa d'un regard chargé d'éclairs le firmament et la terre, noirs sous leur suaire de ténèbres. Sa taille courbée se roidit, sa voix rauque et voilée reprit son intonation sonore, et Clelio Zadoër redevint l'Argentino.

—Sang de moi ! jouons sagement le dernier acte de la tragédie ! s'écria-t-il, sarcastique et hautain. Orestis !

Le grec était aux écoutes. Il accourut.

—Orestis, est-on prêt là-bas ?

—Oui.

—Les bœufs sont-ils attelés au chariot ?

—Oui.

—C'est bien ! Je ne dois pas troubler la prière de... cette femme. Appelle mes compagnons. Qu'ils se réunissent ici même. Qu'on allume des torches... Venez tous !

Orestis obéit aussitôt, et quand il eut disparu, Zadoer saisit la main de Palmaverde, et dominé par une émotion inexprimable, la porta à ses lèvres en murmurant :

—Adieu, adieu, Philippe !... pardonne-moi.

—Oh ! Clélio, s'écria le prince, touché au cœur, mon admiration pour toi est égale à ma haine... Tu aurais été grand si tu avais été bon !...

Ils revinrent ensemble au centre de l'esplanade, où déjà les vingt bandits de l'Argentino se pressaient secourant des torches fumeuses, dont la flamme pétillante illumina, d'une éclatante et rouge clarté, les ruines du Castellaccio et l'énorme donjon, surgissant tout à coup de l'ombre.

Tous inquiets et surpris, se turent à la vue du chef, et se rangèrent devant lui, comme ils le faisaient pour se rendre aux ordres. L'Argentino passa devant eux sans les regarder, roide sous son tabart d'argent, cassé aux plis et souillé de poussière et de boue.

Il se déponilla de ce riche vêtement ; puis il dénoua son écharpe, détacha son poignard et jeta ces divers objets sur l'herbe, tout ainsi qu'un souverain dépouillerait les insignes de la royauté.

Alors il releva lentement la tête, et d'un ton résolu :

—Vous êtes tous ici, dit-il. Je vous vois, mes fidèles ! Toi, Giacomuccio, qui jouais avec moi quand j'étais si petit... Que de fois tu m'as porté dans tes bras robustes !... C'est toi qui m'a appris à manier le couteau... Il fallait m'étouffer, quand j'étais encore un innocent ! Toi, Pippo l'honnête, voleur timide, le modèle des époux... Toi, le joyeux Bico, toi Livio qui sais chanter de si joyeuses chansons, et Checco l'aimable et le coquet Salvatore... vous tous enfin qui êtes compagnons depuis tant d'années, écoutez ce que je vais vous dire et rapportez-le à ceux des nôtres que vous rejoindrez bientôt dans la montagne... Nous étions des justiciers, et nous avons fait de bonnes justices. Nous prenions d'une main, nous

donnions de l'autre, pillant les riches et secourant les pauvres... Je voulais, après la victoire, faire de vous qui êtes des bandits, une armée de soldats, la garde prétorienne du roi bohème de Sicile. J'ai failli être roi ! Je suis vaincu. Vous le saviez, et vous ne m'avez pas abandonné : c'est beau ! Merci, mes amis... On pourrait tenir en échec les sbires de la police, derrière ces vieilles murailles ! Et si l'Argentino, bravant la destinée, restait le chef de ces intrépides, il ferait une rude guerre à ses ennemis... Je suis las : je veux le repos. Eh bien ! camarades, je vous ai rassemblés une dernière fois autour de moi pour vous dire adieu. Que l'un d'entre vous ramasse, s'il vous plaît, cette défroque d'argent, cette écharpe et ce poignard : il sera l'Argentino. Mais si vous préférez un plus sage conseil : dispersez-vous ! Je vous institue mes légataires.

Il tira de son sein un trousseau de clefs et le lança aux pieds des bandits qui l'écoutaient avec effarement :

—Voici les clefs des chambres secrètes, poursuivit-il d'un ton de parfaite indifférence. Elles renferment des trésors. Je vous les livre. Que chacun de vous prenne tout ce qu'il pourra porter, et que ce soit votre dernier pillage : or, bijoux, tout est à vous.

Il y eut un frémissement, l'éclair de la cupidité s'alluma dans tous les regards.

—Prenez tout ! continua Clélio Zadoer de sa voix mordante. Prenez les couronnes et les fermans, les bracelets et les colliers, les bagues et les agrafes, les vaisselles précieuses, les bourses gonflées... C'est ici la caverne d'Ali-Baba, et je vous fait présent du *Sésame*, *ouvre-toi* ! Vous héritez de tout le patriciat de Palerme, et chacun de vous sera assez riche pour acheter sa vie au bourreau !...

Ils se précipitaient ivres de joie, et déjà Pippo fondait sur les clefs, qui luisaient aux reflets de la tunique d'argent.

Clélio les arrêta d'un geste, et sa voix, qui s'éleva de nouveau, eut une inflexion railleuse.

—Vous ne dites pas *merci*, camarades ? Adieu donc ! Pillez, saccagez, ruez-vous à la curée, mes loups ! Que vos bras nus se bai-

gnent dans cet or souillé de sang. Aveuglez-vous au rayonnement de ces pierres... mordez le dur diamant, écorchez vos doigts aux facettes des escarboucles... Orgie ! orgie d'avarice infâme... Vos faces jaunes ont déjà le reflet de l'or... Hardi ! mes voraces, Clélio Zadoer vous convie à la fête !... Prenez !... Mais partez vite... Quand la cloche d'alarme sonnera, ceux d'entre vous que l'or maudit aurait fascinés auraient mon Castellaccio pour tombeau. Adieu... J'ai dit.

Tous jetaient leurs torches pour courir plus vite. Un seul resta, le bohémien Giacomuccio, ou plutôt Amraphel, qui avait écouté d'un air impassible le discours du maître. Il donna sa torche à Périclès Orestis, à qui Zadoer adressa la parole : —J'ai réservé ta part, ami. Tu seras le mieux loti.

Orestis haussa les épaules et ne répondit pas.

—Et toi, Palmaverde, que veux-tu en souvenir de moi ?

Il ôta de son cou une chaîne où pendait une croix d'ivoire jauni.

—Prends, dit-il en l'offrant au prince, je ne l'ai pas volée. Ma mère l'avait attachée à mon berceau.

Giacomuccio revenait, conduisant avec un bouvier, un lourd chariot drapé d'un velours noir qui cachait à peine sa charpente rustique, et que traînaient deux bœufs aux longues cornes tordues.

Palmaverde avait pris la croix, en disant :

—C'est pour elle !

Il entra dans la salle, où Bathilde de Peyl priait encore, le front sur ses mains jointes, épouvantée des cris, des imprécations, des blasphèmes dont retentissait le vieux donjon, mis au pillage par les bandits.

Philippe et Périclès soulevèrent le cercueil où gisait Lancelot, et l'emportèrent. La veuve les suivit. Ils le mirent sur le chariot.

Clélio Zadoer, à genoux, baissa la tête, lorsque la comtesse hautaine, et sans daigner abaisser un regard sur lui, franchit le seuil de la tour. Il saisit le bas de sa robe et la baisa pieusement.

—Partons ! dit-elle.

—Madame, la route est longue, dit Philippe. Ne voulez-vous pas prendre place, jusqu'au village voisin ?...

—Je suis forte. Une veuve peut marcher longtemps derrière le cercueil de son époux. Je n'ai qu'une envie : fuir ce lieu. Mes filles, cachées dans une grotte, sous ces rochers, nous rejoindront tout à l'heure... Partons, Monsieur !

Clélio dit quelques mots en langue bohème à Giacomuccio, qui s'inclina.

Le bouvier se mit auprès des bœufs. Palmaverbe et Giacomuccio, élevant leurs torches qui éclairaient cette scène d'une lueur funèbre se mirent aux côtés du chariot.

Clélio lui-même fit tourner sur ses gonds la porte massive du Castellaccio. Il était étrangement pâle, lorsque le rustique véhicule, roulant avec bruit sur les dalles s'engagea sous la voûte.

Une fois encore, il serra la main de Palmaverde. Une fois encore la comtesse passa devant lui, droite et les yeux fixés sur le char mortuaire.

Quand elle fut dehors, Clelio s'élança :

—Ma mère ! ma mère ! cria-t-il.

Elle ne voulut pas entendre ce hurlement d'angoisse éperdue, et continua son chemin, sans répondre à cet appel suprême.

Alors Clélio saisit la corde de la cloche d'alarme et les tintements lugubres d'un glas résonnèrent dans la nuit.

A ce signal, les bandits, un à un, sortirent du donjon, courbés sous le poids du butin. Ils passèrent devant le chef, un à un, le couvrant d'un regard de haine, parce qu'ils n'étaient pas satisfaits de leur proie. Tous, jusqu'au dernier, sortirent devant lui, se hâtant.

—Enfin : je suis seul...

—Non, dit Orestis de son ton tranquille, en se montrant à l'entrée de la tour. Je suis là, moi.

—Va-t-en !

—Pourquoi ?

—Parce que je vais mourir.

—Egoïste ! cela t'amuse de mourir seul ? Nous avons vécu ensemble, partons ensemble pour le voyage dont on ne revient pas !...

—Tu veux ?

—Mon cher, ton sort et le mien sont inséparablement liés. Vis, je vivrai. Tue-toi, je me tuerai ! Je partageais la fortune heureuse, je subirai comme toi les coups de la fortune adverse. En somme, voilà

de bien prolixes discours pour expliquer une chose très simple. Je reste.

—Ah ! s'écria Zadoër, tu m'aimes donc, toi ?

—Autant que je te méprise. Allons ! Clelio, tirons le rideau, la farce est jouée !...

CHARLES BUET.

(Lu fin au prochain numéro)

—000—

[Pour l'Album des Familles.]

A MES DEUX FILLES

ADA et EVA,

ENFANTS JUMELLES DE 10 ANS

à l'occasion de leur première communion.

10 juillet 1882.

On demandait, un jour, au César de la France, Que l'histoire a fait grand autant qu'aucun mortel, Au fier Napoléon, d'un renom immortel, Qui, contre l'Univers, faisait, au poids, balance, Du poids de son épée : (il ignorait sa force, Nul encor n'avait pu, de front, lui résister. Vainqueur et conquérant du monde presque entier, Dix couronnes au front, lui, simple enfant de Corse, Dictateur, Empereur, jetai des diadèmes A des palefreniers, (1) pour prix de leurs exploits ; Soldat, avec son glaive il charpentait des rois, Pendant que son talon étouffait les blasphèmes Dans la bouche des rois de la plus haute race :) Au vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, Qui logeait, à son gré, l'Europe dans son camp, On demandait, quel jour, avait marqué sa trace Le plus profondément, dans son âme enivrée De gloire et de succès ? Il répondit... songeur.... " Je n'oublierai jamais, le jour où mon Sauveur Daigna me recevoir à sa table sacrée. "

(1) Murat, roi de Naples.

A. N. MONTPETIT.

Montmagny, 10 juillet 1882.

—000—

LE VŒUX D'UNE MÈRE.

Seigneur, bénissez et l'enfant et la mère. Que le premier rayon du jour Qui frappera sa paupière, Soit un rayon d'amour.

Entendez ma voix, ô Dieu plein de clémence. Que cet enfant de tous mes vœux Conserve son innocence, Et soit toujours heureux.

Protégez, Seigneur, au milieu de l'orage, Cette frêle et tremblante fleur. Mettez force et puis courage Dans son âme et son cœur.

Faites, ô mon Dieu, qu'à ma dernière heure, A mon chevet il soit assis. Qu'il me ferme la paupière, Et je dirai : merci.

LEONTINE CHICONE.

Histoire

LE MONT-CARMEL

OU

LES CARMES ET LES CARMELITES.

I

Dans l'église de Saint-Pierre de Rome, chef-d'œuvre d'architecture du génie humain, on voit, à la tête des statues de tous les fondateurs d'Ordres Religieux, celle du grand prophète Elie, fondateur de l'Ordre du Mont-Carmel. Qui ne sait le rôle, tragiquement miraculeux qu'à joué cet homme du désert ? Dieu avait mis, pour ainsi dire, sa toute-puissance sur les éléments au service de ce roi de la solitude. Il était nourri par des corbeaux et se désaltérait, en buvant l'eau du torrent solitaire : *De torrente bibil, propterea exaltabit caput.* Il a bu l'eau du torrent ; et il a levé la tête ; et il a parlé ; et il a tonné ; et il a foudroyé de ses menaces les têtes couronnées ! L'Esprit d'en haut a allumé sur ses lèvres l'irrésistible éloquence des miracles : Et il a commandé au feu, à l'eau et au sang ; et il a fait que le feu a tout dévoré, jusqu'à la poussière des idoles ; et il a fait que l'eau est suspendue en l'air dans des réservoirs de bronze ; et il a fait que le sang des faux prêtres a coulé sur la terre, au lieu de la rosée et de la pluie rafraîchissantes. Et les hommes et la nature ont tremblé d'épouvante à cette voix retentissante qui publiait les ordres souverains d'un Dieu juste et vengeur. Et, lorsque sa mission avait été accomplie sur la terre, il est monté en triomphe au ciel, dans un char de feu, environné de gloire et de mystère !

Elie !... il a eu pour piédestal, il a eu pour trône, le Mont-Carmel, d'où il dominait, et le ciel, et la terre, et la mer, et la mort, qui obéissaient à sa voix, comme à la voix de Dieu lui-même.

Tel fut le fondateur des Carmes et des Carmélites ; tel fut le grand

prophète thaumaturge, armé des foudres de la colère céleste ; tel fut le St Jean-Baptiste de Ste Thérèse et de St Jean de la Croix. Allez interroger les cèdres, les torrents, les corbeaux, l'aigle et la foudre— et ils vous diront ce qu'a fait, dévoré de zèle—Elie, né à Thibé, en Galaad : et monté, vivant, dans la hauteur des cieux !

II

Dites-nous, grand historien de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, impartial et véridique Rohrbacher, dites-nous ce que vous pensez d'Elie et du Mont-Carmel.

“ Pendant que les révolutions politiques bouleversent les empires, que les tremblements de terre renversent les cités, que la peste et la famine déciment des nations et des royaumes, de pauvres ermites vivaient tranquillement sur le Mont-Carmel. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes, qui joint la Phénicie à la Palestine, offre naturellement des solitudes favorables à la contemplation. Elevé au-dessus de la terre et de la mer, au milieu d'empires, de royaumes, de nations, et de peuples qui ne sont plus, inaccessible aux orages des guerres humaines, le solitaire, du haut de ses rochers, du fond de sa grotte contemple en sécurité les tempêtes qui bouleversent la mer dans le lointain. C'est là que le prophète Elie, avant d'être ravi au ciel dans un char de feu, aimait à se retirer, pour échapper à la persécution d'Achab et de Jézabel et s'entretenir avec Dieu seul. C'est là que son disciple, le prophète Elisée, demeurait habituellement avec les enfants ou les disciples des prophètes véritables de l'ancienne alliance. Nous ne doutons pas que, dans d'autres temps, comme sous la persécution d'Antiochus, où les fidèles Israélites se sauvèrent dans les déserts et les montagnes en si grand nombre, le Carmel, déjà consacré par le souvenir d'Elie et d'Elisée, ne fût peuplé par de pieux anachorètes et autres religieux de l'Ancien-Testament. Les Assidéens, les Esséniens, les Thérapeutes durent affectionner un lieu si propre à la vie contemplative. Comme ces diverses congrégations juives disparaissent, du moins quant au nom, dès que paraît le christianisme, on conclut avec raison qu'elles l'embrassèrent généralement toutes. Elles ont pu se perpétuer sous les noms chrétiens d'ascètes, de moines, de solitaires et autres. Sous les persécutions

des empereurs idolâtres, qui n'ont guère cessé pendant trois siècles. le Carmel dut servir d'asile aux chrétiens fidèles, comme autrefois aux fidèles Israélites, sous la persécution de Jézabel et d'Achab. Il dut en être de même à l'invasion du mahométisme, comme nous le voyons, en grand dans les montagnes du Liban, où les chrétiens réfugiés ont formé la nation des Maronites. Il est donc tout-à-fait vraisemblable que sous le prophète Elie, la montagne du Carmel servit habituellement de retraite à de pieux solitaires. Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, étant arrivé en Palestine, les ermites du Mont-Carmel dont le nombre était sans doute augmenté, lui demandèrent une règle écrite, adoptée au but de leur institution. Il leur en donna une vers l'an 1209. Elle est en seize articles, et elle finit par ces mots : “ Si quelqu'un fait encore plus que cela, le Seigneur lui en donnera la récompense.”

III

Mais, dira-t-on, cette vie était admirable, elle était praticable, autrefois !... mais, aujourd'hui l'est-elle ?

Répondez pour nous, Mgr de Ségur :

“ La vie contemplative est supérieure à la vie active ; si la part de Marthe est bonne, celle de Marie est excellente, est parfaite. La vie contemplative est ici-bas une aurore de la vision intuitive et de l'union béatifique, en quoi consiste le ciel. Aussi les Religieuses contemplatives sont-elles dans un état de sainteté supérieur à celui des autres âmes qui fleurissent dans le parterre de l'Eglise. Parmi les Religieuses vouées à la vie active, il peut y avoir des âmes plus saintes, plus élevées en grâces que parmi les Religieuses contemplatives ; mais cela n'empêche pas la vocation de celles-ci d'être supérieure à la vocation de celles-là. L'état idéal de la perfection est, comme l'observe Saint Thomas, celui dont Notre-Seigneur et sa Mère nous présentent le modèle, à savoir l'union de la contemplation et de l'action.

Le monde ne comprend rien à l'utilité, à la nécessité même de la vie religieuse contemplative. Il ne comprend rien à la méditation solitaire et amoureuse de la vérité ; à la retraite des cloîtres ; à la vie silencieuse d'un amour surnaturel sans partage, et d'une prière qui ne cesse ni jour ni nuit. *Chose étrange ! Ce sont les siècles et les pays qui ont le plus besoin du secours d'en haut qui com-*

prennent le moins la nécessité d'une pareille intercession auprès de Dieu ! Sans savoir pourquoi, peut-être par un instinct secret du démon, ils détestent ces maisons de mortification et de prière, d'où s'échappent silencieuses, mais invincibles, les forces qui aident l'Eglise à sauver le monde. La manifestation extérieure, le mouvement actif et visible de la chrétienne gardent leurs attraits, même aux époques les plus troublées, mais la notion de la charité dans sa forme la plus surnaturelle ; l'attitude de Moïse en prière, sur la montagne, pendant le combat ; ou de Marie-Magdeleine, assise aux pieds du Sauveur ; le sacrifice, à sa naissance ; la continuation, par les âmes privilégiées, de Gethsémani et du Golgotha, cet héroïsme n'est plus compris que d'un très petit nombre.

“ Comme si l'œuvre de notre redemption eût été complète par les seules œuvres de miséricorde extérieure du divin Maître ! Comme si, dans l'agonie et sur la croix, Jésus n'avait pas plus fait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qu'en rendant la vue aux aveugles et la santé aux malades !

“ L'action et la contemplation, Marthe et Marie, sont toujours, l'une assise ; l'autre, pressée et laborieuse, autour de Notre-Seigneur. Elles sont sœurs, et, dans l'union d'un même amour, elles travaillent, elles prient, elles consomment et s'immolent, pour glorifier Dieu, et sauver, sanctifier le monde. Mais, dans cette union, il y a subordination ; et le ministère le plus excellent, le plus efficace, le plus puissant sur le cœur de Jésus, ce n'est pas celui de Marthe, c'est celui de Marie.”

IV

Où est Washington et que fait-il ? demandait un général anglais, la veille d'une grande bataille. Il est, lui dit-on, retiré au fond d'une caverne solitaire ; il y est à genoux, et il prie ! Alors, répondit le général, demain, nous serons vaincus !

Washington savait donc, et ce général savait aussi, quelle est la puissance de la prière. Et vous, vous ne le savez pas ; et, vous ! vous la niez et la repoussez, cette puissance de l'amour qui désarme la justice prête à frapper, et change cette justice attendrie en miséricorde illimitée !

Comment Dieu pourrait-il résister à l'âme qui prie, qui supplie, qui assiège et fait violence, en s'humiliant dans la cendre et la

poussière, baignées de ses larmes et baignées de son sang ? Que n'obtient pas l'âme qui invoque, interpelle et crie, jusqu'à s'épuiser et défaillir, dans son héroïque importunité ? Demandez à la terre et demandez au ciel, si la prière ne peut pas tout ce qu'elle veut.

Pour parler le langage de l'éloquent Père Félix, de la glorieuse Compagnie de Jésus : " Oui, je le déclare, j'aime mieux, pour nous protéger et nous sauver *réellement*, une humble demeure de Carmélites, offrant au ciel leurs prières et leurs souffrances de chaque jour, que des forts, armés de canons ; des bataillons, armés de baïonnettes ; et un millier de soldats, armés de courage et de bravoure. Un jour, les baïonnettes sont brisées par d'autres baïonnettes ; les canons, par d'autres canons ; les soldats, vaincus par d'autres soldats. Mais il y a une chose, dont on ne triomphe jamais ; une chose, qui, dans ses apparentes défaites, *demeure plus forte que tout* : c'est le sacrifice volontaire offert à Dieu pour vous sauver ; c'est une goutte de sang donnée par une victime, si humble et si ignorée soit-elle. Cette goutte de sang, mêlée au sang de Jésus-Christ, y puise, pour sauver, une puissance qui ne connaît pas de limites."

— 000 —

REGLES

ET

VIE DES CARMES ET CARMELITES.

Disons d'abord que l'Ordre du Mont-Carmel a rang parmi les *Grands Ordres Mendians* de l'Eglise. Il se compose de Religieux et de Religieuses, faisant les mêmes vœux, suivant les mêmes règles, portant le même costume, en ayant bien entendu égard aux exigences de la différence de sexe.

Le personnel du monastère est composé de Religieux ou de Religieuses de chœur, et de Convers ou de Converses. Chez les Religieuses, il y a de plus les tourières, chargées des rapports avec le monde ; mais

elles ne font que des vœux simples, et, en quelque sorte, séculiers. Les Converses, véritables Religieuses au fond, se distinguent des Sœurs de chœur, par le voile qu'elles portent blanc, tandis que les Sœurs de chœur le portent noir.

En France, les monastères de Religieuses sont indépendants des Supérieurs de l'Ordre et doivent se suffire à eux-mêmes ; chacun reçoit des novices.

Pour les Religieux, au contraire, les Constitutions de l'Ordre ont toute leur application hiérarchique. Ainsi toutes les maisons de la Congrégation dépendent du préposé général ; tous les Couvents de la Province sont subordonnés au Provincial. Chaque monastère a ensuite ses Supérieurs particuliers.

Toutes les charges sont électives et triennales ; il n'y a d'exception que pour le Généralat qui dure six ans. Tous les Religieux font du reste le vœu exprès de ne prétendre, ni directement ni indirectement, aux charges.

Il y a parmi les Religieux, deux sortes de maisons. On distingue les Noviciats, où l'on se dispose à la Profession. Il y en a au moins un par Province, et il faut y passer un an, avant d'être admis aux vœux. Après la Profession, les Supérieurs peuvent obliger à une seconde année de séjour dans la maison. Mais les vœux sont à un seul degré, et par conséquent, solennels et irrévocables.

Du Noviciat, on passe, s'il y a lieu, au Collège, où l'on fait, non pas des études secondaires, mais bien des études supérieures philosophiques, pendant deux ans ; et, théologiques, pendant les trois années suivantes. On voit par là que l'on tient dans l'Ordre à avoir des hommes sérieux et foncièrement instruits.

Après avoir complété son instruction et reçu les Ordres sacrés, le Religieux est incorporé à un Hospice, c'est-à-dire, à une de ces maisons de résidence habitées par la majorité du personnel de l'Ordre. Là, on prie, on se mortifie, on va au chœur, on confesse, on prêche, ou on écrit. Les Hospices sont administrés par un prieur.

En faveur de ceux qui ont la vocation des missions à l'étranger,

on a fondé des séminaires où l'on apprend les langues, les divers exercices du zèle. Le plus remarquable de l'Ordre est à Rome.

Enfin, il y a dans chaque Province une maison située d'ordinaire loin du monde, et appelée, pour cela, *désert*. Là se retirent ceux qui éprouvent un plus grand besoin de solitude, un désir plus marqué d'union totale avec Dieu. La prière, la contemplation, et la pénitence en sont les seuls exercices, et l'on n'y étudie, ni n'exerce aucun ministère.

Actuellement, en France, l'Hospice-Provincial est à Agen ; le Noviciat, à Rions, près Bordeaux ; le Collège, à Carcassonne. Il y a de plus un Hospice à Bordeaux, et un autre à Montigny, près Vesoul.

Chaque monastère, tant de Religieux que de Religieuses, a son église, qui est ouverte au public, et où l'office divin se fait tous les jours. Ces églises sont on ne peut plus *privilegiées* ; toutes les fois qu'on les visite et qu'on y prie, on gagne toutes les riches indulgences plénières des stations de Rome.

Les règles de l'Ordre du Mont-Carmel sont austères, il ne faut pas se le dissimuler. Ainsi, on ne porte pas de linge ; on fait abstinence toute l'année ; et on jeûne toutes les semaines, depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques ; et, le reste de l'année, tous les vendredis seulement. On ne porte ni bas, ni souliers, mais seulement des sandales. On couche sur des planches, avec trois couvertures en hiver et deux en été ; on se lève depuis minuit jusqu'à deux heures, pour chanter Matines. On fait tous les jours, matin et soir, une méditation d'une heure ; on prend la discipline trois fois par semaine ; on garde le silence absolu, depuis le soir à Complies, jusqu'au lendemain après Primes ; et, pendant le jour, on ne parle jamais (sauf le temps de récréation) sans permission et nécessité. Chacun garde scrupuleusement sa cellule... Il va sans dire du reste que tout cela est tempéré par l'esprit de douceur et de charité, surtout à l'égard des constitutions faibles, et plus particulièrement en cas de maladie.

L'habit de l'Ordre se compose essentiellement de la robe et du

Scapulaire par dessus, l'un et l'autre couleur Carmélite, et sur le tout, un manteau blanc avec capuchon.

Les Armoiries de l'Ordre sont : Chapé d'argent et de tanné, avec trois étoiles, deux sur argent et une sur tanné ; la Réforme y a ajouté une croix à l'ouverture du manteau. L'écu couronné est surmonté d'une main armée d'un glaive enflammé, avec la devise d'Elie : *J'ai été consumé de zèle pour le Seigneur, Dieu des armées.*

L'Ordre du Mont-Carmel est un de ceux dont le passé est le plus pur, le plus en dehors de ce qui peut heurter les partis, réveiller les haines, irriter les préjugés. Le Carme Déchaussé ne demande qu'une humble solitude, pour prier beaucoup, taire de longues pénitences, et se livrer à de profondes études religieuses. Il ne paraît que rarement dans les chaires, et il n'y paraît jamais que pour prêcher, avec un irrésistible entraînement, l'amour de Dieu et du prochain ; le détachement du monde qui passe, afin de ne pas s'attacher qu'à ce qui est éternel. Il a hérité de l'esprit impétueux du Prophète Elie, dont la prédication était comme un de ces orages de feu qui descendent des hautes solitudes du Carmel ou du Liban.

La Carmélite, elle, séraphique victime qui s'immole pour nous, — comme une lampe mystique, allumée devant le Saint-Sacrement, et qui brûle et se consume en silence, — la Carmélite contemple, adore, expie ; par ses pleurs et son sang versés pour nous, elle désarme la justice, attire la miséricorde, protège et sauve les âmes ; elle est le *Palladium* sacré de l'Eglise et de la patrie ; elle est le bouclier d'impénétrable acier ; elle est, pour tous, l'invisible et infaillible paratonnerre !

Laissons, laissons tomber sous nos légitimes mépris les insultes de l'impunité et les blasphèmes de l'antichristianisme, contre la sainte postérité de Jésus-Christ et de l'héroïque Thérèse. Laissons tous les matérialistes du dix-neuvième siècle dresser leurs honteux réquisitoires contre une institution qu'ils ne peuvent pas comprendre, parce qu'elle est au plus haut degré, la vie de l'esprit, et que la vie de tous leurs systèmes déshonorés et de

leurs disciples avilis, c'est la chair, rien que la chair. Laissons le vent d'aujourd'hui emporter la voix de leurs blasphèmes, comme le vent de demain emportera la poussière de leurs cadavres. Nous savons qu'il y a une chose dans ce monde qui n'est jamais perdue pour la société, le sacrifice volontaire des cœurs qui se font victimes, des âmes qui se donnent à Dieu pour le salut de l'humanité ! ”

Priez donc, priez toujours, humbles et séraphiques Carmélites ; votre prière incessante et silencieuse dominera et apaisera les orages qui nous menacent ; et elle détournera les fléaux que méritent et provoquent nos innombrables péchés et notre monstrueuse ingratitude.

ADRIEN ROUQUETTE.

— 000 —

PENSÉES.

Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre ; faites en sorte de le passer en paix.

La paix est le fruit de l'amour ; car pour vivre en paix, il faut savoir supporter bien des choses.

Il est écrit du fils de Marie : Comme il avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aimait jusqu'à la fin.

La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure ; elle mêle à l'une je ne sais quoi de doux, et à l'autre un parfum céleste. Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie ; ne marchez pas la tête baissée ; il faut lever les yeux pour reconnaître la route.

L'abbé de La MENNAIS.

La vie la plus prudente a bien assez d'épines, n'y semons pas encore volontairement les affreuses orties du regret.

A trente ans l'homme a été humilié dans ses délicatesses ; à quarante, dans ses vanités ; à cinquante, dans ses hauteurs ; il connaît à soixante ans le néant de ses forces ; plus outre, le néant de la vie.

LOUIS VEUILLOT.

Archéologie.

[Pour l'Album des Familles.]

Le Séminaire de Nicolet.

Cette importante institution, — dit un historiographe, — a été le fruit d'une succession de beaux dévouements, servis par des intelligences d'élite. A cet établissement se rattachent des noms célèbres, et d'autres qui, pour jouir d'une moins grande renommée, ont un très grand mérite.

Le Séminaire de Nicolet fut le premier établissement d'éducation fondé après la cession du Canada à l'Angleterre. Il ouvrait la voie, et il applanissait les obstacles pour ceux qui devaient l'imiter. Les obstacles qu'il eut à surmonter, les difficultés contre lesquelles il eut à lutter, furent plus terribles pour lui que pour ceux qui le suivirent. Les résultats étaient aussi plus incertains, puisqu'on faisait un essai dans des circonstances qui ne permettaient pas de s'appuyer de l'expérience des deux maisons d'éducation qui existaient alors dans la province, établies avant la cession du pays.

Le site choisi pour ériger le Séminaire formait une légère élévation du sol qu'avoisinait un charmant bocage. Dès 1826, on y rassembla quelques matériaux destinés à la nouvelle bâtisse dont les

M STANISLAS DRAPEAU,
Editeur de l'Album des Familles,
Ottawa.

Québec, 29 Oct. 1882.

Monsieur,

Quelle belle et noble tâche vous êtes imposée en désirant propager les inscriptions et Monuments du Canada ! Je vous en félicite et vous en remercie au nom de tout bon Canadien. Et pour vous aider un peu dans cette entreprise, je prends aujourd'hui la liberté de vous adresser l'inscription ci-jointe pour l'insérer dans l'Album des Familles. Si cela vous est agréable, j'y joindrai d'autres écrits utiles à publier dans l'intérêt de l'histoire et des lettres.

Votre Obéissant Serviteur,
JOSEPH BURBAU,
Ancien élève du Collège de Nicolet.

fondements furent posés le printemps suivant.

En effet, la bénédiction de la première pierre du nouvel édifice fut faite par Mgr Claude Panet, le 31 mai 1827, en présence de Son Excellence Lord Dalhousie, gouverneur du Canada, et de la Comtesse, son épouse, de Mgr Signay, coadjuteur de l'Evêque de Québec, de Kennel Chandler, seigneur de Nicolet, et d'une foule nombreuse de prêtres et de laïques, venus de toutes parts pour voir l'imposante cérémonie. Le nombre des personnes présentes fut estimé à 10,000.

On déposa dans cette pierre plusieurs pièces de monnaie des différents pays d'Europe et d'Amérique, ainsi que quelques médailles, représentant le cachet de la Corporation et l'ancien Séminaire, avec les noms de tous les Régents et élèves de cette année là.

L'inscription suivante y fut aussi déposée, préparée par Messire Raimbault, alors curé de la paroisse de Nicolet, et deuxième Supérieur du dit Collège.

†
D. O. M.
Collegio huic S. Raph. Arch. dedicato
Ortum dedit Element. Scholæ
A Revd Lud. Mar. Brassard huj. Paroch. Past.
Instituta,
Et in privat. domo adita Fluv. Nicol. habita
Quam acquisivit Ill. et Revdis D. D. J. O. Plessis
Queb. Epis. felic. memor.
Et tum aisé impens. tum Cleri donis valde
ampliat.
Hæc ut firmior stare jam adult. Institutio.
Humtatum scienciarumq. gemmis ornata,
Id Prælat. indefes. traj. meri.
Regias litras obtinuit ;
Et mox nov. ædificium Studentium undequaq.
ad fluent capax
I. xtrudend. cogitat. At morte preventus
Id consil. dign. suæ æditi hæredi molliend. reliquit.
Hæc sua laus fuit successi, est explo suo
hortatibusq.
Clerum piosq. Lat. stimulat ad subdia fandenda
Quo Magn. hoc opus aggrediendi
Et (ut spes est) perfundi facult. præberent.
Id autem incept. auspiciatum, ut bonè procedat
Invoc. Suprmi Arctectæ nomina
Hic primus Lapis
Ab Ill. et Revdis. D. D. Bern. Cl. Panet Epis.
Queb.
Coram Excel. Comite Dalhousie
Viro bell. civiliq. laud. conspic.
Huj. Provinc. pro Reg. Administratore
Comitante uxore suâ eximâ
Coram Ill. et Revdis. D. D. J. Signay Epis. Fussul.
et sed. Queb.
Coadj.
Cui nullus hoc cœpt. promovendi
Studio vel opere accessit
Coram honrat. Kennel Chandler, Dni. Nicol.
prædu.
Jura tæte, et in multis operi favente
Simul cum conjugo suâ benovolâ,
Præsentibus
Rev. Jn Raimbault huj. Paroch. Rect. Archiyr. et
Colleg. Suporo
Et Rev. On. Leprohon ejusd. Colleg. Director
zelatissimo
Cum XIX aîlis Præsteris
Inter quos Rev. Gab. Courtin uno è V administrat.

Et plurim. sivo in Militia, sivo in Negot.
perspicuis:
Adstanto magn. tum ex Nicolet. tum ex vicinis
Paroch. concursu. cum solem. rit. unanimq. plaus.
Positus fuit
A. D. MDCCLXXVII die Maii XXXI, jubil. perextens.
hic vigente
Regnante in Angliâ Georgi. IV,
Leone XII Romanam Sed. occupate
Ill. et Revdis. D. D. J. J. Lartigue Epis. Tehn. et
Vic. Gen.
Pro Mont. District ; Suporo Semin. S. Sulp. Revd.
H. Roux Vic. Gen.
Scientiâ dotibusq. clericis præclaro
Semin. Queb. Suporo Rev. Hier. Demers Vic. Gen.
Qui ædificii ichnograph. cum insign. perit.
delineavit
Quod extruend. Dns. J. B. Hébert
Suscepit.
Corporatio
Cui Colleg. creditur Administratio
Ex. Regiâ litris. dat. Queb. die X Dec. A. D.
MDCCLXXI
An. II Regn. Georgii IV
In cast. à S. Ludovico
Sub Magn. Sigill. Prov. et Signo. Nob. Com.
Dalhousie
Ejusd. Administrat. V const. memb. scilicet
Episo. Queb. ejus Coadj.
Vic. Gen. pro District. Triduv. (nunc Rev. F.
Noisieux)
necnon Rect. Paroch. Nicol.
Et Prætero à longri tempore Paroch. in eod. District.
Regente
Utroq. jam cum duob. Epis. nominatim inscripto.

En voici la traduction :

AU DIEU TRÈS-BON, TRÈS-GRAND.

Ce Collège, dédié à St-Raphaël, Archevêque, est pour origine une école élémentaire, fondée par le Rév. Louis Marie Brassard, curé de cette paroisse, et tenue dans une maison privée près de la rivière Nicolet. Acquis par l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Joseph Octave Plessis, Evêque de Québec, cette maison reçut de lui de notables agrandissements qu'il effectua, tant à ses propres frais, qu'au moyen des dons du clergé. Pour mieux affermir l'institution parvenue à son adolescence, et déjà parée de l'éclat des lettres et des sciences, l'infatigable prélat, ayant traversé la mer, obtint en sa faveur des lettres patentes. Bientôt il songea à construire un nouvel édifice, capable de contenir la foule des élèves qui affluaient de toutes parts. Mais, prévenu par la mort, il dut léguer au digne héritier de son siège l'exécution de son projet.

Ce fut la gloire de son successeur d'exécuter, par son exemple et par ses sollicitations, le clergé et de pieux laïques à fournir des fonds qui lui permirent d'entreprendre ce grand ouvrage et de le mener à bonne fin, comme on peut l'espérer.

Pour en consacrer les commencements sous d'heureux auspices, le nom du Suprême Architecte étant invoqué ; — en présence de son Excellence le Comte Dalhousie, personnage orné de tous les genres de mérites civils et militaires, gouverneur de la Province, au nom du Roi, accompagné de sa très-noble épouse ; en présence de l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Joseph Signay, Evêque de Fussala et Coadjuteur du siège de Québec, dont le zèle à promouvoir cette entreprise n'a pas été surpassé ; en présence de l'Honorable Kennel Chandler, seigneur de Nicolet, rattaché par de nombreux services à l'œuvre commencée, et de sa bienveillante épouse ; étant présents, le Rév. Jean Raimbault, Archiprêtre, curé de la paroisse et Supérieur de ce Collège ; le Révérend Joseph Onésime Léprohon, Directeur très-zélé du même Collège ; dix-neuf autres prêtres, parmi lesquels, le Révérend Gabriel Courtin, l'un des cinq administrateurs ; — un grand nombre de militaires et de citoyens distingués ; au milieu d'un grand concours venu, tant de Nicolet, que des paroisses voisines ; — cette première pierre a été posée solennellement, au bruit d'applaudissements unanimes, par l'Illustrissime et Révérendissime seigneur Bernard Claude Panet, Evêque de Québec, l'an du Seigneur mil-huit-cent-vingt-sept, le trente-un Mai ; le Jubilé étant solennisé en cette paroisse, George IV régnant en Angleterre, Léon XII occupant le Saint-Siège ; l'Illustrissime et Révérendissime seigneur J. J. Lartigue étant Evêque

de Tennesse et Vicaire-Général pour le district de Montréal ; le Supérieur du Séminaire de St-Sulpice étant le Révérend H. Roux, Vicaire-Général, prêtre distingué par sa science et ses vertus ; le Supérieur du Séminaire de Québec étant le Révérend Jérôme Demers, Vicaire-Général, qui a tracé avec une rare habileté le plan de cet édifice dont Sieur Jean-Baptiste Hébert a entrepris la construction. La corporation chargée de l'administration du collège, en vertu de lettres patentes données à Québec le dix Décembre mil-huit-cent-vingt-un, l'an deux du règne de George IV, au château St-Louis, sous le grand sceau de la Province et le sceau du noble comte Dalhousie, est composée de cinq membres, savoir : l'Evêque de Québec, son coadjuteur, le Vicaire-Général du district des Trois-Rivières (actuellement le Rév. F. Noisieux), le curé de Nicolet et le plus ancien curé du District. Ces deux derniers, ainsi que les deux Evêques, ont été inscrits plus haut nommément.

Le plan du nouvel édifice, comme le remarque l'inscription, avait été fait par M. Jérôme Demers, Vicaire-Général et Supérieur du Séminaire de Québec ; et l'exécution en avait été confiée à M. Jean-Baptiste Hébert, architecte. Il consistait en un corps principal de 300 pieds de long sur 38 de large, terminé à chaque extrémité par une aile de 180 pieds sur 43, de manière à figurer la lettre H.

— 000 —

LES

Tombeaux des Apôtres

Les autorités catholiques sont d'opinion que les corps des Apôtres sont dans les localités suivantes.

Pierre, Philippe, Jacques le Mineur, Jude, Barthélemy, Mathias et Simon, sont à Rome.

Trois sont dans l'ancien royaume de Naples : Mathieu, à Salerne ; André, à Amalli ; et Thomas, à Ornaud.

Jacques le Majeur est à Saint Jacques de Compostelle, en Espagne.

On ignore où se trouve le corps de Saint Jean l'Évangéliste.

Saint Marc et Saint Luc sont : le premier, à Venise ; le second, à Padoue.

On croit que le corps de Saint Paul est en Italie, mais on n'a pas de renseignements positifs.

Saint Pierre est dans la grande basilique qui porte son nom.

Saint Jacques le Mineur et Saint Philippe sont dans l'Église des Saints Apôtres.

Saint Barthélémy est dans l'église placée sous son vocable, dans une île du Tibre.

Saint Mathias est sous le grand autel de l'église de Sainte Marie Majeure.

—ooo—

Le Jour des Morts,

DANS LES CIMETIÈRES

DE

PARIS.

—

Paris, 3 Nov. 1882.

J'ai fait comme tout le monde, hier ; je suis allé visiter les morts, ces morts chéris qui sont l'enseignement des vivants et dont la pensée, dont le souvenir ne quitte jamais les âmes bien nées.

Quelles n'ont pas été, je ne dirai pas ma surprise, mais ma consolation et ma joie, en arrivant aux abords du Père LaChaise, de trouver une foule telle, qu'il était littéralement impossible de se frayer un passage à travers ses rangs serrés !

C'étaient des enfants qui allaient prier sur la tombe de leur père, des mères, hélas ! qui allaient porter des immortelles sur la tombe de leurs enfants.

Partout le recueillement, partout la piété maternelle ou filiale ; partout la vie allait rendre hommage à la mort, cette résurrection !

Jamais spectacle plus attendrissant n'avait frappé mes yeux.

Les tombes étaient parées comme des autels.

Des fleurs et de la verdure à flots, poussant sur les restes de tant d'êtres chers comme pour attester que rien ne meurt en ce monde et que la chaîne de la vie se continue sans interruption, reliant les rameaux flétris d'ici-bas aux immortelles floraisons d'en haut.

Et j'allais devant moi : regardant tous ces mausolées où dorment les générations passées et aux pieds desquels tout Paris pleurait.

Cher et grand Paris !... Comme

tu te calomnies quand tu laisses croire que tu es la grande cité impure...

Je vois au contraire en toi la Jérusalem éternelle du christianisme, incessamment visitée par les pèlerinages de la piété et de la foi, et toujours ouverte aux vertus du sacrifice et du devoir.

Ah ! si le gouvernement savait user de tout ce qu'il y a de noble et d'élevé en toi.

—Eh quoi ! disait quelqu'un devant moi, eh quoi ! c'est là ce Paris que quelques-uns accusent du crime d'athéisme ?

Mon Dieu ! oui, me sentais-je tenté de répondre : mais à qui la faute si les scories de la surface empêchent de pénétrer jusqu'au tuf ?

A qui la faute si le doute et la négation ont le haut du pavé dans cette capitale qui était née pour le bien et le vrai ?

Quels sont donc les exemples que lui ont donné ses maîtres ?

Ils pouvaient développer en elle les dons généreux que le ciel avait déposés sur son berceau ; qu'ont-ils fait ?... Ils n'ont eu ni cesse ni repos que cette ville croyante et enthousiaste, ils ne l'aient enfin de compte convertie en un peuple d'infidèles !...

Ah ! si les morts qui sont étendus sous les tertres en fleur du Père LaChaise pouvaient parler, s'ils pouvaient se réveiller de leur sommeil, quel langage n'auraient-ils pas tenu aux vivants qui étaient venus les visiter à l'occasion de la Toussaint !

Ils leur auraient dit, n'est-ce pas, que c'est bien mal remplir les devoirs de la piété filiale que de tenir si peu de compte des enseignements d'un si solennel anniversaire !

Qui est-ce qui irait, en effet, sur la tombe des êtres aimés qui dorment sur ces hauteurs, s'ils savaient n'y trouver que le vide et le froid du néant ?

Vous portez des fleurs aux morts ; n'est-ce pas le plus magnifique et le plus irrécusable témoignage que vous puissiez donner aux hommes et à Dieu de votre croyance en une autre vie ?

Mais alors pourquoi cette contradiction entre vos paroles et vos actes ; et pourquoi ces insultes à la Providence une fois que vous êtes sorti du cimetière, quand vous l'entourez de votre adoration tandis que vous conversez avec vos morts ?

C'est qu'au delà de la porte du Père LaChaise vous retrouvez le monde, avec son cortège de mauvaises influences, tandis qu'au-deçà vous êtes seuls, livrés à vous-mêmes, en face de ceux que vous pleurez.

Allez donc souvent visiter le champ de repos ; et le spectacle de la mort finira bien, c'est moi qui vous le dis, par vous affranchir des doutes et des négations de la vie.

ROBINSON.

—ooo—

PENSEES.

JOUISSANCES DE LA VIE !

En promenant nos regards sur ce globe, où les générations humaines se succèdent avec la rapidité de l'éclair, que voyons-nous ?—Cent millions d'enfants qui remplissent de leurs cris les palais comme les chaumières et payent chaque année une forte dîme à la mort.—Deux cent millions d'autres, qui cessent de désoler leurs nourrices pour désoler les maîtres chargés de leur infliger le supplice de l'instruction.

Quatre à cinq cents millions d'hommes de vingt ans à soixante, condamnés à un travail de forçat, et dont les plus tourmentés sont ceux qui, à l'abri des persécutions du besoin, n'ont affaire qu'au démon de l'ennui.

Quelques cents mille vieillards, tremblant sous le coup de la catastrophe qui termine toutes les existences.

C'est bien sur le triste ossuaire où notre vie s'écoule pleine de douleurs et de déceptions, entre les vagissements du berceau et les horreurs du sépulcre, qu'il convient de nous dire : JOUISSONS !! Quelle erreur !!!

L'abbé MARTINET.

—ooo—

Astronomie.

LA COMÈTE.

I

La comète qui vient de se montrer en plein ciel, rivale du soleil lui-même, appelle notre attention sur ces grands phénomènes célestes et nous invite à l'étude des lois de la nature. Quelle différence avec l'influence psychologique de ces astres mystérieux sur l'imagination de nos pères ! L'arrivée d'une comète ne les invitait pas à l'étude : elle les jetait dans une peur extrême.

Dans un ouvrage du seizième siècle, tout un chapitre leur est consacré par le célèbre chirurgien Ambroise Paré, médecin de Charles IX, comme chacun s'en souvient.

Voici en quels termes l'auteur parle d'une comète de son siècle, de la fameuse comète de 1527 :

« L'antiquité, dit-il, n'a rien expérimenté de plus prodigieux en l'air que la comète horrible, de couleur sang, qui apparut le neuvième jour d'octobre 1528. Cette comète était si horrible et épouvantable, elle engendrait si grande terreur au vulgaire, qu'il en mourut plusieurs de peur, et que les autres tombèrent malades. Cette étrange comète dura une heure et un quart et commença à se produire du côté du Soleil levant, puis tira vers le Midi ; elle paraissait être de longueur excessive, et elle était de couleur sang ; à son sommet, on voyait la figure d'un bras courbé, tenant une grande épée en main, comme s'il eût voulu frapper.

Au bout de la pointe, il y avait trois étoiles, mais celle qui était directement sur la pointe était plus claire et luisante que les autres. Aux deux côtés des rayons de cette comète, il se voyait un grand nombre de haches, couteaux, épées couleur de sang, parmi lesquels il y avait un grand nombre de faces humaines hideuses, avec les barbes et cheveux hérissés.

« En ce temps, le Turc fit de très grandes et sanglantes incursions sur les chrétiens. Et Charles de Bourbon prit Rome, dont l'histoire est assez connue d'ailleurs. »

Cette citation suffit pour montrer ce qu'on pensait des comètes du temps de Charles IX et des Medicis. Et notez que, non content de sa description, Ambroise Paré publie lui-même dans son ouvrage la figure de ce monstre céleste, où l'on voit, en effet, des haches et des têtes coupées et du sang à faire frémir.

Or, si l'illustre restaurateur de la chirurgie, si le savant médecin pensait ainsi, que devait penser le peuple tremblant, naïf et absolument ignorant des choses de la nature ?

II

La vue de cet astre nouveau a fait naître chez l'un de nos poètes canadiens cette spirituelle boutade :

Le Bal Céleste

(Entrevu en observant la Comète.)

Dans le ciel où c'était fête,
La lune donnait un bal ;
Cette nuit là, sur sa tête,
Brillait le croissant royal.

La nuit étendait ses voiles,
Et les astres invités,
Passaient devant les étoiles,
Pour admirer leurs beautés.

Une aurore boréale
Illuminait le ciel bleu,
Comme un grand feu de Bengale,
Allumé par le bon Dieu.

Le temps battait la mesure,
Tandis qu'au milieu des airs,
Sur l'orgue de la nature,
Montaient des divins concerts.

Et tous les soleils du monde,
Venus du Sud et du Nord,
Faisaient briller à la ronde,
Leurs mille paillettes d'or.

Les turbulentes étoiles
Dansaient des valse sans fin ;
Aux tourbillons de leurs voiles
Se montrait plus d'un pied fin.

A travers la voute bleue,
Les Comètes sans pudeur ;
Traînaient leurs robes à queue,
Avec des airs de grandeur.

Et les étoiles filantes,
Jetaient leur éclat rival ;
Pour s'éteindre chancelantes,
Au milieu des feux du bal.

Les timides nébuleuses,
Menaient un quadrille à part.
Où ces pâles vaporeuses,
Polkaient seuls à l'écart.

Les planètes, plus vieilles,
Se regardaient fixement,
Et faisaient tapisseries,
Tout le long du firmament.

Du haut d'un observatoire.
Un astronome ébloui,
Lorgnait sans y croire,
Ce bal céleste inoui.

Et cependant solitaire,
Globe éteint, déshérité,
Notre pauvre coin de terre,
Tournait dans l'obscurité.

CASFOR.

— 000 —

La plus belle saison de la vie

Un jour à l'occasion d'une fête qui avait réuni un certain nombre de personnes de tout âge autour d'une table garnie des mets les plus succulents, on agita cette grave question : « Quelle est la saison de la vie la plus heureuse ? » Après que les invités eurent librement et successivement dit ce qu'ils pensaient du sujet en discussion, on s'adressa à l'hôte, qui, jusque-là, avait gardé le silence. C'était un homme vénérable, qui portait courageusement le poids de quatre-vingts années qui avaient passé sur sa tête. Le vieillard commence son discours en demandant aux convives s'ils avaient fait attention, en entrant dans sa demeure, aux beaux arbres qui en ornaient l'entrée ; puis il ajoute : « Quand arrive le printemps, et que, sous l'influence de la douce chaleur de l'atmosphère, les bourgeons commencent à se montrer et se convertissent ensuite en fleurs, je pense en moi-même : « Oh ! quelle belle saison que le printemps ! » Puis quand l'été vient couvrir les arbres d'un épais feuillage, où les oiseaux sont si heureux de chanter leurs jolies chansons, je me dis : « Oh ! que c'est une belle chose que l'été ! » Ensuite, quand l'automne arrive et que je vois ces mêmes arbres chargés des fruits les plus beaux et les plus savoureux, je m'écrie : « Oh ! combien est magnifique la saison « de l'automne ! » Enfin, quand le dur et froid hiver fait son apparition, et qu'il n'y a ni feuilles ni fruits sur les arbres, alors, à travers leurs branches dénudées je regarde plus haut, et j'aperçois, mieux que je n'eusse pu le faire avant, les splendides étoiles qui brillent aux cieux ! »

— 000 —

Monographie.

L'ILE MISCOU

—
Sa position.—Capture des morsés.—Premier établissement.—Le scorbut.—Les Missionnaires Récollets et Jésuites, leur misère et leur zèle.—Les Missionnaires actuels.

L'île Miscou forme l'entrée sud de la Baie des Chaleurs. Elle est dans le golfe Saint-Laurent, et a une circonférence de vingt-un milles. En l'année 1635, vingt-trois Français y créèrent un établissement pour la capture des morsés (vaches marines), qui, à cette époque, étaient en grand nombre dans les eaux du golfe ; mais ce genre d'amphibie a disparu depuis longtemps de nos mers. Avant l'arrivée de ces pêcheurs français sur cette île, le Père Sébastien, récollet d'Aquitaine venu en Acadie en 1619, y fit une mission. Ce père passa l'hiver de 1622-23, avec les religieux de son ordre au couvent de Notre-Dame des Anges, à Québec. Au printemps de 1623, il partit de Québec pour se rendre aux missions de la rivière Saint-Jean et de Port-Royal, et mourut de fatigue et de misère dans ce voyage. Il était venu de France avec deux autres missionnaires de son ordre, sur l'un des vaisseaux d'une compagnie de Bordeaux, qui s'occupait du trafic avec l'Acadie. Il en vint de la même manière trois autres en 1624, qui parcoururent tout le Nouveau-Brunswick et parvinrent ainsi, en voyageant à pied, de tribus en tribus et de forêts en forêts, jusqu'à la colonie de Québec. Après les Récollets, vinrent les Jésuites, et je trouve sur ces religieux beaucoup de renseignements intéressants dans le " Répertoire du clergé canadien, " par Monsieur l'abbé Tanguay. Monsieur l'abbé voudra bien me permettre d'emprunter de son excellent ouvrage, les détails suivants :

" Le Père Charles Turgis, jésuite, arrivé en 1635, fut de suite missionnaire sur l'île de Miscou, dans le golfe St-Laurent. Il y fut envoyé avec le Père Charles Dumarché pour

y administrer les sacrements aux 28 français, qui, cette même année, devaient jeter les fondations d'une habitation sur cette île. Dès l'année suivante, il se trouva seul, le Père Dumarché devenu paralytique, ayant été obligé de repasser en France. Bientôt les souffrances devinrent son unique occupation. Le scorbut, maladie cruelle, s'était déclarée parmi les nouveaux habitants ; le Père Turgis n'en fut pas exempt. Au milieu de ses souffrances, et parmi une si grande désolation, il se consola d'avoir pu assister tous les mourants. Il se fit porter auprès du lit de tous ces infortunés, et succomba lui-même, le 4 mai 1637, ne laissant plus qu'un seul malade vivant qu'il avait saintement préparé à sa dernière heure.

" Le Père Nicolas Gondoin, jésuite, partit pour l'île de Miscou en 1637, avec le Père Jacques de la Place. Il trouva l'habitation des français toute désolée ; elle ne comptait plus que 9 personnes de 28 qui y avaient été envoyées. La malignité du climat l'obligea bientôt de retourner en France. Le Père de la Place y demeura avec le Père Claude Quentin qui y arriva en 1638, et partirent tous deux en 1641. Le Père Dolbeau leur succéda et en 1643 il fut remplacé par les Pères André Richard et Martin De Lyonne. Ces deux derniers continuèrent l'ouvrage qu'avait commencé le Père de la Place, c'est-à-dire la construction d'une petite église dans cette mission. Le Père De Lyonne exerça son zèle à Miscou et fit une mission à Miramichi en 1646. Le 16 novembre 1651 il partit de Québec sur le vaisseau le *St Joseph* pour passer en France.

" Le Père Richard étudia avec beaucoup de zèle et de succès la langue des Sauvages de ce pays, et il leur témoigna tant de bonne volonté, qu'ils le prirent en affection. Dans le port de Nipisiguit, il jeta les fondements d'une habitation pour y secourir les Sauvages. Les *Relations* de 1646 font le récit d'un grand danger que courut ce père : " Le premier jour de mai, y est-il dit, le Père André Richard était parti de Nipisiguit, dans une chaloupe accompagné de deux français et d'une famille de sauvages. Le beau temps et le prompt départ des glaces avaient fait croire que

toute la côte serait libre comme en effet il la trouva jusqu'à l'entrée du havre de Miscou, qu'il vit fermé d'un grand banc de glaces. De retourner il n'y avait pas moyen ; la violence du vent de nord-ouest arrêta la chaloupe et l'entourait d'une infinité de glaces, contre lesquelles il fallait continuellement combattre. La nuit survint, et il y eut un danger évident de perdre la vie. Un des sauvages qui n'était pas encore baptisé, quoique suffisamment instruit demanda le baptême ; le père le lui accorda ; puis tous d'un commun consentement ont recours à Dieu par l'entremise de Notre Dame à laquelle ils font vœu de jeûner et communier en son honneur, s'ils échappent à ce danger.

" Joseph Nepsuget reprend là-dessus courage, allège la chaloupe, jette quelques barils de vivres sur les glaçons flottants, et sautant sur les glaces, fait des pesées avec le mât, sous la chaloupe ; le vent s'augmente et presse si bien les glaces qu'elles semblent assez sûres pour se sauver à terre ; ils y confient leurs vies, laissant le reste à l'abandon ; puis, à la faveur de la lune et de leurs avirons, qui parfois leurs servent de pont, ils cheminent environ une lieue, et arrivent à la pointe du jour, à l'île de Miscou pour y remercier Dieu et sa très sainte mère de la faveur reçue.

" Le Père Richard fit, en 1657, une mission à Ste-Anne de Beaupré. Il laissa ses missions du golfe en 1662, pour passer en France, où il conduisit un enfant sauvage qu'il avait arraché à la cruauté des Gaspésiens. De retour au Canada, en 1669, il se rendit à la résidence des Trois-Rivières dont il devint Supérieur en 1674. Il décéda le 15 septembre 1696."

L'île Miscou forme aujourd'hui l'une des missions desservies par monsieur le curé de Shippagan, l'abbé Jos. Trudelle.

PL. P. GAUDET.

—ooo—

Pensée.

La sagesse du mari et la patience de la femme font le bonheur du ménage.

Biographie

GALERIE NATIONALE

PIERRE-MARTIAL BARDY.

MÉDECIN.

I

Voilà encore un nom qui figure avec éclat dans nos annales littéraires et politiques. Il descend de l'illustre famille romaine des comtes de Bardi, si florissante aux quatorzième et quinzième siècles.

Pierre-Martial Bardy, qui fait l'objet de cette étude biographique, naquit à Québec le 30 novembre 1797, du mariage de Pierre Bardi avec Mlle de Cauchy.

Après avoir fréquenté plusieurs écoles élémentaires, il entra au Séminaire de Québec en 1811, alors âgé de 14 ans, où il fit des études aussi brillantes que solides et variées. Le jeune Elzéar Bédard, qui devint plus tard juge, était l'ami intime du jeune Bardy, et furent tous deux les élèves les plus distingués de la classe de Messire Jérôme Demers, — classe qui donna au clergé et à la magistrature les hommes les plus éminents sous le double rapport des talents et des vertus.

Quatre ans plus tard, le jeune Bardy terminait sa rhétorique, ainsi qu'Elzéar Bédard, et tous deux prirent la soutane et reçurent la tonsure en même temps des mains de Mgr Plessis, d'illustre mémoire. Pendant deux ans il étudia la théologie et enseigna les belles-lettres et la rhétorique au Séminaire de Québec.

Parmi les hommes distingués qui furent ses élèves, nous citerons Sir N. F. Belleau, Auguste-Norbert Morin, le Juge Bossé, Jacques Crémazie et le grand-vicaire Alex. Mailloux, qui tous, à l'exception de Sir Narcisse, sont descendus dans la tombe.

II

M. L. O. David, publiciste, qui a écrit et publié dans l'*Opinion Publique* la biographie du Dr Bardy, nous fait connaître ce qui déterminait le jeune ecclésiastique à laisser la soutane.

“ Etant allé visiter pendant les vacances, Messire Louis Bardy, curé de la Présentation, son oncle, le vénérable abbé le décida à renoncer à l'état ecclésiastique pour entrer dans le monde. Le jeune élève hésita, réfléchit beaucoup et finit par se rendre aux conseils du vieux prêtre.”

“ Dans l'automne de 1821, ajoute M. David, — on le trouve à Boucherville où l'abbé Tabeau l'avait appelé pour ouvrir une classe de latin, et le 5 janvier 1822, il épousa Mlle Marie-Marguerite Archambault, de la Présentation.

“ Comprenant que l'enseignement, dans un pays comme le nôtre, était la mission la plus ingrate, il se décida à étudier la médecine, s'imposa beaucoup de privation, pratiqua l'économie comme on savait la pratiquer à une époque où des hommes distingués vivaient avec quatre ou cinq cents piastres par année, et eut le bonheur d'être reçu médecin, au mois de novembre 1829, après un examen des plus brillants.

“ Il alla d'abord s'établir à St Jacques, et ensuite à St Athanase, et se fit en peu de temps une belle réputation. Une députation, composée des citoyens les plus influents de Québec, fut envoyée auprès de lui pour le prier d'aller s'établir à Québec. Il ne voulut pas abandonner sans raison les gens au milieu desquels il vivait heureux, estimé, et ne se décida que plusieurs années plus tard à aller se fixer à St Roch de Québec.

III

“ Les labeurs d'une grande clientèle, — dit encore M. David, — ne pouvaient empêcher un homme comme le Dr Bardy de s'occuper des affaires du pays à une époque où le patriotisme unissait sous le même drapeau tous les amis de la

liberté. Son patriotisme était aussi connu que son habileté médicale. Partisan et admirateur de Papineau, il approuvait hautement sa politique de résistance et travaillait de toutes ses forces à son triomphe.

“ Aussi, aux élections générales de 1834, le Dr Bardy, croyant que les hommes d'influence devaient payer de leur personne et donner l'exemple du patriotisme, consentit à accepter la candidature du comté de Rouville.”

Il forma alors partie de cette vaillante et remarquable phalange de jeunes canadiens qui constellèrent, comme autant d'étoiles, le ciel patriotique sous lequel combattait alors l'hon. Louis-Joseph Papineau.

Le Docteur était un homme d'érudition, approfondie, un orateur agréable, un savant émérite, écrivant sur tous les sujets avec un talent remarquable, et quelques-unes de ses œuvres sont absolument de véritables perles littéraires.

L'instruction n'a pas eu dans notre pays de partisan plus dévoué, de protecteur plus généreux, elle a été après la médecine le principal objet de ses études et de son dévouement. Nommé inspecteur des écoles en 1852, il a rempli les devoirs de cette charge avec un zèle et une intelligence que constatent ses nombreux écrits et discours.

Que de jeunes gens, d'hommes appartenant à toutes les classes de la société lui doivent leur éducation !

Toutes les œuvres qui avaient pour but d'instruire et de rendre le peuple meilleur et plus heureux trouvaient en lui un protecteur aussi ardent qu'éclairé. Comme il ne perdait jamais jamais un instant, il trouvait le temps de tout faire, de s'occuper d'une foule de travaux littéraires en dehors de sa profession, tels que ceux-ci, et que nous avons actuellement sous les yeux, savoir : la *Médecine légale* ou *Jurisprudence médicale* ; la *Botanique*, l'*Horticulture*, le *Magnétisme animal*, que nous avons publié dans l'*Album des Familles* du 1er septembre, page 272 ; la *Physique organique et inorganique*, l'*Éducation des idiots et des imbéciles*, l'*Instruction Publique* et ses bienfaits, etc., etc.

VI

“ Le Dr Bardy se fatigua vite de la politique,—dit M. David ;— il fallait à son esprit studieux, à son âme douce et paisible une vie plus tranquille.

“ Voulant se consacrer à l'exercice de sa belle profession sur un théâtre digne de sa noble ambition et ses talents il alla alors se fixer à Québec où on l'appelait depuis longtemps. Le Dr Bardy était à sa place, à St Roch, au milieu de cette brave population aux fortes passions, à la tête un peu chaude quelquefois, mais au cœur si bon, si généreux, où l'âme et le corps offrent un champ si vaste aux opérations de l'homme de bien et de science.

“ A peine fut-il arrivé dans la vieille capitale que sa maison fut assiégée. Ils n'étaient que deux médecins, lui et le Dr Rousseau, pour satisfaire aux besoins de la clientèle, et il en aurait fallu quatre. Sa bonté, son zèle, son affabilité, ses succès lui firent bientôt une réputation considérable. Tout entier à ses devoirs, infatigable et d'une patience admirable, partant au premier appel, il n'a, pendant des années, dormi que trois ou quatre heures par nuit. Pendant vings-cinq ans le Dr Bardy a été le serviteur dévoué de cette rude population de travailleurs de Saint-Roch ; pendant vingt-cinq ans il s'est livré corps et âme à son service et a réalisé au milieu d'elle le type admirable du médecin tel que représenté dans le drame et le roman du “ Médecin des Pauvres.”

“ De son premier mariage, le Dr Bardy avait eut sept enfants, dont l'un, le Dr Louis-Eusebe Bardy, de Saint-Roch de Québec, mourut quelques semaines après son père.

“ En 1840, il épousa en secondes noces Mlle Marie-S. Lefebvre, fille du major François Lefebvre, de St-Valier, et eut de ce mariage deux filles, dont la plus jeune est Mlle Céline Bardy—la seule survivante de cette nombreuse famille.

“ Nous regrettons de ne pouvoir publier la lettre que Mlle Bardy écrivait à une amie, quelques jours après la mort de son père. Si cette belle lettre fait l'éloge du défunt, elle fait aussi honneur à l'épouse

et à la fille dévouées qui l'on tant aimé ; elle montre qu'au patriotisme et à l'amour du bien, le Dr Bardy joignait ces aimables qualités qui rendent un homme cher à tous ceux qui le connaissent intimement ou vivent avec lui.

“ L'une de ses dernières pensées, l'un de ses derniers battements de cœur fut pour les pauvres. Sur son lit de mort il biffa dans ses livres les comptes d'un grand nombre de personnes, et lit promettre à son épouse de ne jamais inquiéter ces pauvres gens. C'était sa dernière aumône ; elle représentait une somme de quatre mille cinq cents à cinq mille piastres.”

V

Parmi les œuvres que Québec doit mettre au crédit de la mémoire du Dr Bardy, est celle de l'érection du Monument des Braves de 1760, où il prit une très large part, et qui s'élève aujourd'hui avec fierté sur le théâtre même du combat. C'est une œuvre nationale, s'il en fut jamais de plus digne, et qui n'a dut son érection finale qu'à l'activité, au zèle et à l'énergie persévérante que le Dr Bardy ne cessa de déployer durant les trois années qu'il fut président de la Société St-Jean-Baptiste.

Les annales de cette société, fondée en 1842, constatent que le Dr Bardy fut l'un de ses fondateurs les plus actifs, et qu'il devint, à cause de cela, président de la société, lors de sa fondation.

M. Duvernay avait, en 1834, à une époque de lutttes et de dangers, jeté les fondements de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal.

“ En 1842 au lendemain de l'Acte d'Union destiné à nous perdre—dit M. David,—M. Bardy crut avec raison que les Canadiens-français n'avaient pas moins besoin qu'en 1834 de s'unir pour recommencer les combats de la liberté, le 19 juin, de cette année, dans une nombreuse assemblée convoquée à l'hôtel Maheux, le Dr Bardy démontra la nécessité de fonder une grande association pour célébrer la Saint-Jean-Baptiste. Sa proposition fut acceptée avec enthousiasme, on jeta immédiatement les fondements de

la nouvelle société, le Dr Bardy, en fut nommé président et M. N. Aubin—l'un des fondateurs—vice-président.

“ Huit jours après, la Saint-Jean-Baptiste était célébrée pour la première fois dans les murs de Québec. La vieille cité de Champlain, couronnée de fleurs et de drapeaux, fut belle et joyeuse comme une fiancée le jour de ses noces ; jamais elle n'avait paru si jeune.

“ Après la messe il y eut procession à travers les principales rues de la ville, au milieu d'une population enthousiaste, et le soir un banquet magnifique réunissait deux cents convives. Comme c'était un vendredi, on s'abstint de viande et même de boissons alcooliques, ce qui n'empêcha pas les toasts ni les discours. Les orateurs de la circonstance furent le Dr Bardy et MM. Cauchon, Chauveau, Belleau, Aylwin, Etienne Parent, Anguste Soulard et F. M. Derome. Inutile de dire, après avoir cité ces noms, que les discours furent éloquentes.

Ce fut un jour de joie et de gloire pour la société Saint-Jean-Baptiste et pour son dévoué fondateur et président le Dr Bardy.

Pendant plusieurs années la Société ne voulut pas avoir d'autre président. M. Bardy vit avec orgueil grandir et se développer, grâce à ses soins constants, à son travail persévérant, cette enfant chérie de son patriotisme.”

Aimable, gai, hospitalier et doué de cet esprit, de ces manières qui caractérisent si dignement nos vieux gentishommes français d'autrefois, le Dr Bardy, après une longue et honorable carrière, comme on vient de le voir, mourut à Québec, le 7 novembre 1869, à l'âge de 72 ans.

HISTORIOGRAPHE.

—000—

PENSEES.

La droiture du cœur, la vérité, l'innocence, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur
MASSILLON.

Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage: qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit.

FÉNÉLON.

Bibliographie.

L'Almanach de Familles pour 1883, publié par J. B. Rolland et Fils, Montréal

Comme ses devancières, la sixième année de cet agréable et utile almanach nous arrive rempli d'une foule de matières qui feront le charme de ses nombreux lecteurs.

Tout ce qui peut intéresser la famille s'y trouve ; en regard de chaque mois du calendrier une page blanche est laissée destinée à recevoir des notes, souvenirs, recettes, etc, ce qui constitue un précieux agenda. Des historiettes, légendes, bons mots, charades, récréations, etc, choisis avec soin, des recettes éprouvées, des conseils dûs à l'expérience embrassant l'économie domestique et rurale, la médecine, l'hygiène viennent compléter cet excellent ouvrage qui mérite, on ne peut mieux, son titre d' *Almanach des familles*.

On y trouvera aussi les lois de chasse et de pêche en force dans cette province et dont la connaissance est si nécessaire.

Cet almanach est en vente chez tous les libraires et les principaux marchands, au prix de 5 centins.

L'Almanach Agricole, commercial et historique de J. B. Rolland et Fils, pour l'année 1883.

Nous venons de recevoir cet utile recueil qui compte maintenant dix-sept années d'existence ; l'édition de 1882 tirée à 50,000 exemplaires était complètement épuisée dès le mois de janvier. L'édition de 1883 contient comme les précédentes toutes sortes de renseignements très exacts et qui ne se trouvent réunis dans aucune autre publication ; tout y est si méthodiquement disposé qu'il suffit d'un instant de recherche pour trouver ce que l'on désire. Nous y voyons les divisions ecclésiastiques du Canada, les noms de NN. SS. les évêques, le personnel des évêchés, un tableau de l'Eglise catholique dans la puissance, le gouvernement

fédéral dans ses diverses branches, les législatures locales des différentes provinces, les cours de justices, les registrateurs, les conseils de l'instruction publique, de l'agriculture et des arts et manufactures de notre province, la commission du havre, le tarif de la poste, etc.

Les éphémérides en regard de chaque mois forment une revue intéressante des événements importants de l'année écoulée. Ajoutons pour terminer et sans vouloir faire de la réclame au détriment de qui que ce soit que les pronostics sur la température, qui s'y trouvent, a généralement bien justifié pour les années dernières, donnent beaucoup de poids aux prédictions de 1883.

Cet almanach est en outre en vente chez tous les libraires et les principaux marchands, au prix de 5 centins.

Le Calendrier de la Puissance pour l'année 1883, par J. B. Rolland et Fils, rue St-Antoine, Montréal.

Ce calendrier, complément indispensable des deux utiles almanachs dont nous parlons plus haut, a dû être cette année notablement agrandi pour donner plus de place au surplus de matière qu'il contient. On y trouve le calendrier religieux et astronomique, le tableau des fêtes mobiles, des quatre temps, les phases de la lune, etc ; en regard de chacun des mois une colonne est consacrée au souvenir des grands événements de notre histoire : découvertes, fondation de villes, établissement de nos principales maisons religieuses, décès de personnages remarquables. Mais ce qui donne surtout à ce calendrier son utilité particulière, c'est la liste très complète du clergé catholique de toute la confédération qui y est ajoutée. Aucune peine n'a été épargnée pour rendre cette liste aussi exacte que possible et en faire un guide sûr.

En vente chez tous les libraires et les principaux marchands, au prix minime de 5 centins.

Collaboration.

[Pour l'Album des Familles.]

LA FEMME.

Pour parler de l'origine et de la formation de la femme, il faut remonter, comme on le sait, à la création du monde, et l'Écriture Sainte nous dit, qu'après avoir fait l'homme à son image et à sa ressemblance, Dieu enleva une côte d'Adam pendant son sommeil et en forma la femme, qu'il la mit sous la dépendance de l'homme et qu'il en fit sa compagne. Voilà la femme et le rôle qu'elle devait remplir sur la terre, selon le plan divin. Inutile de vous dire qu'elle s'en est bientôt départie. Les conséquences furent la chute de l'homme, la perte du paradis terrestre, la mort même, ainsi que cette longue suite de maux, de peines et de malheurs qui forment le cortège du péché originel. La femme a reçu en partage une taille svelte ; une peau fine ; l'élégance des membres avec la souplesse et l'aisance des mouvements ; la légèreté et la grâce, résultats naturels de la molle flexibilité de son organisation.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent naturel. Elles ne sont malheureuses au déclin de leurs charmes, qu'en oubliant que la dignité de mère est destinée à remplacer la beauté d'épouse.

Il est de plus avéré que les femmes sont extrêmes ; elles sont généralement meilleures ou pires que les hommes.

Peu de femmes, dit-on, ont assez de raison pour sentir qu'elles ont besoin d'être gouvernées ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont celles qui le sentent qui pourraient le plus s'en passer. La femme chez les nations sauvages, chez les peuples non chrétiens de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie et chez les

peuplades encore barbares de l'Amérique, est une bête de somme ; dans l'Orient, un meuble, et chez les Européens et les autres peuples qu'on est convenu d'appeler civilisés, un enfant gâté.

Larochefoucault ne craint pas de dire que la plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.

Quoiqu'chez les peuples anciens la femme fût généralement avilie et méprisée, cependant nous en voyons de grandes et nobles figures chez les Romains, chez les Grecs et surtout chez le peuple de Dieu, où se dessinent celles de la mère des Machabés, d'Esther, de Judith, etc., etc., etc.

Mais il appartenait au christianisme de rendre à la femme toute la dignité de sa nature en l'affranchissant du joug odieux des préjugés et des lois barbares. Dieu avait prédit que la femme écraserait la tête du serpent infernal et comme elle avait été la cause première de la chute de l'homme, elle fut le principe ineffable de sa régénération, et la nouvelle Eve, la Vierge Immaculée Marie, fut non seulement la fille, mais la Mère de Dieu et celle de tous les hommes.

« Laissons donc toutes les objections, nous dit l'auteur de la *Philosophie du Catéchisme Catholique*, M. l'Abbé Martinet, pour admirer le divin apropos avec lequel la Vierge Marie occupe dans le symbole des Apôtres, la première place après le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

« Le symbole devant être le drapeau de la résurrection morale du genre humain, il importait d'y faire resplendir la femme, partout méconnue, avilie, annulée.

« Vous savez ce qu'était devenue cette compagne donnée par le Créateur à l'homme pour *aide* dans sa tâche divine de procréer et d'élever les hommes. Elle était dans l'ancien monde ce qu'elle est encore chez les nations infidèles, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie, une proie jetée par les dieux ou le destin aux appétits brutaux de l'homme. L'idolâtre, il est vrai, l'avait fait monter sur les autels, mais seulement à la suite de l'homme, et pour que celui-ci continuât dans les cieux la vie bestiale qu'il menait sur la terre. Les dées-

ses n'étaient que l'apothéose de la prostitution.

« Pour rétablir le caractère primitif de la femme, il ne fallait rien moins que le culte de la Vierge, qui, selon la parole des prophètes, aurait conçu, mis au jour, porté dans ses bras, nourri de son lait l'*Emmanuel*, le Dieu avec nous.

« En effet, qu'est-ce qui avait dégradé le sexe dans l'ancien monde ? qu'est-ce qui le dégrade encore là où il n'est pas ce qu'il doit être ? C'est l'idée exagérée de sa faiblesse, du besoin qu'il y a de s'attacher au *sexe fort* ; ce qui accrédite l'idée païenne que la femme n'existe que pour le service de l'homme. Pour s'attacher l'homme, la femme flatte ses vices, et l'homme vicieux rend à sa corruptrice son juste salaire, le mépris.

« Comment la femme se relève-t-elle ? En disant dès le premier âge : c'est Dieu qui m'a faite, et il ne m'a faite que pour lui : *je ne connais point d'homme*, et n'ai nul besoin d'en connaître ; Dieu me suffit.

« Quand toute la conduite d'une jeune personne dit cela, l'homme s'incline devant cet être supérieur ; son amour s'épure, s'élève ; il aspire autant à l'union de l'âme qu'à celle du corps. Alors la vierge peut aller au pied de l'autel recevoir le caractère sacré d'épouse.

« Sans sortir de sa modeste condition, elle aura l'ascendant nécessaire pour remplir sa fonction céleste ; soutenir la vertu de son époux ou la faire naître, et donnera à un père vertueux des enfants encore plus vertueux.

« Mais quel est le principe générateur de la vierge, génératrice elle-même de l'épouse et de la mère chrétienne ? C'est d'abord l'adoration du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; c'est ensuite une vénération profonde pour la Vierge des vierges, *pleine de grâces, bénie entre toutes les femmes* par le Père tout-puissant ; choisie dès le commencement par le Fils unique du Très-Haut pour être sa mère ; fécondée par l'opération du Saint-Esprit, et donnant au genre humain son sauveur, son pontife et roi éternel.

Telle est donc l'étonnante révolution que le christianisme a opérée en rétablissant le rôle assigné à la

femme par le plan primitif du Créateur. Le résultat de ce culte est la bonne éducation des hommes, c'est-à-dire la civilisation, car ce sont les femmes qui élèvent les hommes ; — c'est le culte de Marie qui élève les femmes ; la civilisation, assure-t-on, est en hausse ou en baisse, selon que la dévotion à Marie, le modèle suprême, produit plus ou moins son véritable fruit.

Si une partie de l'Orient et quelques peuplades sauvages tiennent encore la femme sous un joug de fer, les lois de l'Occident, d'accords avec les idées et les préceptes de l'Évangile, ont depuis longtemps rendu à la femme tous ses privilèges et ses fonctions.

En France, aussi bien qu'en Canada et notamment dans la Province de Québec qui est régie par le droit civil français, l'état des femmes diffère en plusieurs points de celui des hommes. Elles ne peuvent exercer aucune fonction publique et, en France ainsi que dans plusieurs autres pays, elles ne succèdent pas à la couronne ; mais il en est autrement dans certains états tels que l'Angleterre, la Russie, etc. Les femmes peuvent être nommées tutrices ou curatrices de leurs propres enfants ou petits-enfants, et même on les nomme quelquefois curatrices à leurs maris en démence ou interdits, mais on ne peut pas les charger d'aucune autre tutelle ou curatelle.

La femme ne peut postuler ou ester en justice si elle n'est séparée de biens, ou marchande publique et autorisée de son mari ou en justice. Elle est incapable de figurer dans un acte comme témoin instrumentaire, mais elle peut rendre témoignage dans les enquêtes et dans les informations, si ce n'est pour ou contre son mari. Elle n'est pas susceptible de la contrainte par corps, si ce n'est lorsqu'elle est marchande publique, ou pour cause de stellionat procédant de son fait. Les femmes peuvent être nommées arbitres ou experts dans les affaires de leur compétence.

La femme doit obéissance et fidélité à son mari, elle ne peut avoir d'autre domicile que celui de ce dernier et doit le suivre partout où il juge, à propos, de résider. Elle peut tester sans l'autorisation de son mari, parce que le testament n'a

d'effet que dans un temps où la femme cesse d'être sous la puissance du mari.

Les femmes mariées portent le nom de leurs maris, elles ne perdent cependant pas absolument le leur ; il sert toujours à les désigner dans tous les actes qu'elles passent, auquel elles ajoutent ordinairement celui de leur mari. Elles suivent la condition de leurs maris, tant pour la qualité que pour le rang, les honneurs et les privilèges, et les titres de dignité du mari se communiquent à la femme.

On dit que les femmes âgées sont plus attentives en toutes choses que les jeunes, mais cependant il est de fait notoire que la femme est toujours femme, c'est-à-dire toujours faible, toujours légère, toujours inconstante ; elle a néanmoins une volonté tenace et inflexible et voilà pourquoi l'on dit que *ce que femme veut, Dieu le veut*.

Des malins disent que la langue des femmes est leur épée et qu'elles ne la laissent pas rouiller. Il faut considérer le caractère et la bonne réputation plutôt que la beauté de celle que l'on veut épouser, car il n'y a pas de plus grand malheur pour un homme que d'être privé d'une bonne femme. Depuis les temps modernes, il y a ordinairement chez la femme un fonds de vanité qui la porte à un luxe outré et souvent condamnable.

L'orgueil qui fit entrer le péché dans le monde, n'a pas oublié que c'est par la femme qu'il triompha, aussi ne cesse-t-il de l'attaquer par ce côté faible. La mode quelque ridicule et extravagante qu'elle puisse être, est pour elle un tyran qui ne lui laisse aucune trêve et ne manque jamais de l'assujettir à ses caprices, souvent déraisonnables et quelquefois scandaleux.

Cependant il est juste de constater que toutes ne suivent pas cette pente dangereuse qui conduit au *puit de l'abîme*, et l'on sait qu'un grand nombre de personnes du sexe pratiquent encore l'humilité chrétienne et la modestie des premiers âges du christianisme.

Oui, la femme autrefois avilie, écrasée par toutes les législations barbares imaginées par la sagesse humaine, la Rédemption l'a relevée, en l'a fait un être surnaturel, soit que par la virginité, qu'il lui offre

comme la *meilleure part*, elle vive de la vie des anges, enfermée dans un cloître et uniquement occupée de Dieu ou de l'éducation religieuse de la jeunesse, soit que comme sœur de charité elle sacrifie ses jours, ses nuits, sa vie toute entière au soulagement des membres de Jésus-Christ, dans la personne des enfants, des pauvres, des malades, des infirmes et des orphelins ; soit que par le mariage elle accepte le rôle le plus laborieux dans la fonction plus divine qu'humaine de procréer et d'élever des hommes, de devenir mère de famille et de porter de bon cœur le fardeau de labours, des peines et des misères que ce titre comporte comme son apanage inséparable.

Aussi, Dieu a-t-il promis à la femme mariée ses plus abondantes bénédictions et une protection toute spéciale ; et il a dit à l'homme : Tu es libre de commencer ici-bas la vie des cieus, où le mariage est inconnu ; mais si tu veux une femme, tu n'en auras qu'une ; tu ne fera qu'un cœur et qu'une chair avec elle ; *tu l'aimera comme j'aime mon Eglise*, pour laquelle je m'imole (1). Malheur à toi, si, détournant d'elle tes regards, tu les portes sur une autre ! le désir seul te rendrait adultère (2) ; et les adultères ne peuvent trouver place dans mon royaume (3).

Et maintenant, que faudrait-il de plus pour nous engager à respecter, estimer et chérir la femme ? Ah ! si quelqu'un osait encore l'abaisser, la déprécier et l'avilir, je lui dirais de considérer celle qui lui a donné la vie et je ne craindrais pas de lui répéter avec le poète :

Et si la voix du sang n'est pas une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois la
[mère.]

A. L. DESAULNIERS.

— 000 —

PENSÉE

Robes de velours et de soie ont plus d'une fois éteint le feu de la cuisine.

— 000 —

FLEUR D'AMOUR

AU

FOYER DE LA FAMILLE.

Vous aurez beau chercher, vous ne la trouverez dans aucun jardin, cette fleur merveilleuse et charmante. Elle ne s'épanouissait même pas dans les parterres enchantés d'Armide, créés par le génie de Tasse. Ce n'est ni la rose éblouissante, ni les lys éclatant de blancheur, ni la fraîche marguerite au cœur d'or, si jolie cependant, ni même la pâle fleur d'oranger, ce gracieux emblème de la jeunesse et de la virginité. Non ; elle est plus belle, plus enivrante à elle seule que toutes ces fleurs réunies et, dès que le regard l'a découverte, il ne peut s'en détacher.

Ce n'est pas dans les bosquets touffus, sur les pelouses veloutées ou dans les prairies solitaires que le chercheur persévérant la trouvera. Elle grandit à l'ombre de ces toits, près du foyer de famille, et cache modestement ses attraits.

Elle est aussi fraîche que le plus frais bouton de rose. De plus, elle a la grâce ! C'est une fleur vivante, reine entre la plus belle qui semblent n'avoir été créées que pour lui servir de parure. Son front a la blancheur du lis, peau fine et duvetée des reflets de satin, ses dents sont de nacre, ses yeux ont l'éclat des pierres précieuses.

Telle est la jeune fille au sein de la famille.

C'est la jeune fleur, la fleur d'innocence et de beauté, la fleur d'amour que le plus hardi ne contemple qu'avec une admiration respectueuse. Elle s'ignore elle-même et ne se doute pas des sentiments qu'elle inspire. Elle ne songe pas à baisser son regard interrogateur et curieux et son sourire a encore la candeur de l'enfance. Elle rit, va, vient, babille et chante, absolument comme l'oiseau, heureux de gazouiller au sortir du nid.

Au salon, son front rayonne de bonheur. Enveloppée dans sa nua-

(1) Ep. St-Paul aux Ephés., V, 25.

(2) Ev. selon St-Matthieu, V, 23.

(3) Prim. Ep. aux Corinths., VI, 9, 10.

geuse toilette de mousseline, svelte, mignonne, sans coquetterie aucune, elle semble un de ces beaux sylphes, chantés par les poètes. Quand elle danse, quelquefois, on remarque que sa blonde tête est légèrement rejetée en arrière et que ses grands yeux sont à demi clos comme pour échapper au vertige. Si son cœur bat plus vite, elle ignore pourquoi.

Plus d'un amoureux regard la suit de loin et sa vue fait naître bien des rêves de bonheur. Heureux celui qui la cueillera, cette blanche fleur des salons, Elle se donnera sans partage, apportant sa grâce naïve, sa beauté suave, son cœur pur.

Le premier mot d'amour qu'elle entendra ne sera murmuré que par son fiancé, il n'éveillera en elle que l'idée du bonheur dans le devoir, que les chastes désirs des saintes joies du foyer. La main dans la main du bien-aimé, sans arrière-pensée, sans rougeur au front, son clair regard d'enfant arrêté sur le sien, elle saura lui parler de leur félicité prochaine et fera passer devant lui l'éblouissant mirage des années à venir. Il l'écouterà le cœur palpitant, mille paroles passionnées lui monteront aux lèvres, mais il n'osera les prononcer de crainte de mettre une ombre sur ce front de vierge.

Et quand l'heure bénie qui doit les unir sonnera enfin, elle se montrera radieuse, aussi calme que lui-même sera troublé. Belle comme les madones dans sa vaporeuse toilette, un peu pâle sous la blanche et symbolique guirlande, elle s'avancera vers l'autel sans fausse timidité, montrant franchement son bonheur, et sans appréhension, car elle a confiance en celui qu'elle aime. Sur son passage, bien des murmures flatteurs se feront entendre. Les hommes s'inclineront avec respect, saluant jusqu'à terre cette reine charmante dont le front est ceint de la triple couronne de la candeur, de la jeunesse et de la beauté. Les mères souriront avec émotion et les jeunes filles, ses compagnes, chuchoteront entre elles :

« Oh ! qu'elle est jolie sous son voile ! »

Pour elle, en cet instant qui décidera de sa destinée, elle ne saura que sourire et prier. Sourire aux

parents, aux amis, accourus pour lui faire cortège. Prier pour le bien-aimé.

Et quand les paroles sacramentelles l'auront donnée à l'époux de son choix, quand elles auront fait de la jeune fille une femme, elle s'en retournera plus radieuse encore, appuyée au bras de son ami, fière de lui appartenir, prête pour ses nouveaux devoirs. Heureux et jaloux, le fiancé d'hier, le mari de demain, l'entraînera loin des regards indiscrets et envieux.

Il voudrait la cacher à tous les yeux, la blanche fleur cueillie dans l'éblouissant bouquet des jeunes filles, fleurs vivantes. Il lui semble qu'un souffle, qu'un regard suffiront à la lui ravir. A lui seul le droit de son parfum et de sa grâce. Sa frêle beauté lui appartient. Son rêve de bonheur est devenu une réalité... Malheur à celui qui le ferait évanouir.

YVON D'ALBE.

— 000 —

Le voyage d'un Bébé

RACONTÉ PAR LUI-MÊME.

I

J'étais en paradis parmi les chérubins ; j'é jouais, je voletais, je voyais le bon Dieu, je chantais ses louanges : ce sont les anges, messagers du ciel à la terre, qui ont crié :

— Qui veut partir pour la terre ?

— Allons voir la terre, dis-je avec plusieurs.

On nous coupa les ailes. Puis on nous mena près du bon Dieu qui nous dit :

« Allez, mes enfants, mais songez à être bien sages, bien aimants, bien charitables là-bas, si vous voulez retrouver votre place ici, »

Puis il nous embrassa tous.

II

Puis les anges qui nous avaient pris dans leurs bras, ouvrant leurs

grandes ailes au vent embaumé du ciel, se mettent en route pour la terre. Nous passons à travers les étoiles, près du soleil, de la lune. Oh ! le beau voyage !

Puis nous arrivons dans un grand jardin. On nous cache, qui dans une rose, qui dans un chou, qui sous un jasmin. Il faisait quelque peu frais, bien que les anges nous couvrirent de leurs ailes ; je dis à mon ange : « Est-ce que nous allons rester là longtemps ? » Et je me prenais à regretter le paradis, où l'on était si bien, et où du moins il faisait plus chaud.

Tout à coup, j'entendis venir la maîtresse du jardin avec quelqu'un, à qui elle disait : « Il n'en manque pas, vous pouvez choisir. » J'entr'ouvre les feuilles de mon chou, et je vois, avec la maîtresse du jardin, un homme qui a l'air très bon et qui dit : « J'en voudrais un qui fût bien doux, bien obéissant, bien studieux... Mais, en parlant, il m'aperçoit, et dit : « Je prends celui-là ! — C'est bien ! répliqua la maîtresse du jardin, je vais le porter chez vous. » Alors je vis l'homme donner beaucoup de pièces d'argent. (Il paraît qu'un bébé se vend cher, bien cher.) Puis l'homme dit : « Partons. »

III

Nous voilà partis. L'homme, tout joyeux, marchant devant. La femme le suivit, me portant dans ses bras. Chemin faisant, je dis à l'ange qui volait près de moi : « As-tu vu combien de pièces d'argent monsieur a données pour m'avoir ? » L'ange me dit : « Ce qu'il a donné n'est rien ; il lui faudra dépenser bien d'autres pièces d'argent avant que tu puisse te suffire, et tu serais bien coupable si tu n'étais pas sage et aimant pour le dédommager de tant de sacrifices. » Je dis à l'ange : « Oh ! je serai bien sage, bien aimant ! » Nous arrivons dans une maison où tout était en désarroi pour me recevoir. A peine avions-nous passé le seuil, que j'entends une voix qui s'écrie : « Le voilà ! Oh ! qu'il est beau ! » Je dis à l'ange : « Qui est-ce donc qui me trouve beau, avant même de m'avoir vu ! » L'ange me

répond : " C'est ta grand'mère ! " Tout le monde avait l'air ravi.

Mais dans un lit était une jeune femme, qui semblait bien souffrante et bien abattue. Je dis à l'ange : " Pourquoi donc cette femme est-elle ainsi ? — Ah ! me répondit l'ange, c'est qu'elle a longtemps languï, en attendant ton arrivée " Et maintenant, je puis te quitter, car ton ange de la terre est près de toi. "

Et l'ange s'en retourna au ciel.

— 000 —

Difficulté de faire le bien.

Une pensée mauvaise, née de l'amour-propre seul, prenons-y garde, peut venir à un cœur bon et généreux : c'est celle d'abandonner à leur sort les gens qui, par un stupide entêtement, refusent de suivre des conseils dictés par la prudence et pouvant les retenir sur le penchant de leur ruine. Si c'est un devoir de ramener dans le droit chemin les voyageurs fourvoyés, n'en est-ce pas un aussi de ne pas abandonner, de convoier même s'il se peut ceux qui s'engagent aveuglément dans une fausse route, afin d'atténuer autant qu'il est en nous les dangers auxquels ils s'exposent volontairement ? Oh ! il est difficile de faire le bien, même de nos amis, de nos parents, sans contredit. Mais où serait le mérite s'il en était autrement ?

JEAN PAUL FABER.

Il faut profiter du passé, servir le présent et préparer l'avenir.

CHARLES COQUEREL.

A tout âge, dans tous les pays, et à tous les étages de la société, on aime l'encens de la flatterie : seulement les uns veulent la myrrhe et l'oliban ; les autres, moins délicats, se contentent de la fumée de n'importe quelle résine.

JEAN PAUL FABER.

Je ne sais pas ce qu'on entend par grandes choses, je ne connais qu'une grande vie ; car un scélérat peut faire aussi de grandes choses, mais il ne dépend pas de lui de se faire une vie illustre.

JEAN PAUL FABER.

Nécrologie

IN MEMORIAM !

LADY LANGEVIN,

Décédée à Québec, le 29 Octobre 1882.

Oui, si cette vie était la vie, si cette lumière était la lumière, si ce monde était le monde, je couvrirais mon front de mes mains, et je ne souffrirais même pas qu'on voulût me consoler.

LACORDAIRE.

Nous sentons le besoin de nous incliner devant la vie qui vient de s'éteindre, et de faire un éloge simple et vrai, comme notre douleur, de la noble femme que la mort vient d'enlever à l'affection des siens. Lady Langevin occupait dans notre société une place assez grande pour que sa perte prenne les proportions d'un deuil public. Cette place, elle la devait, non pas tant au rang éminent dans lequel la Providence l'avait élevée, qu'aux qualités et aux vertus dont elle avait donné le constant exemple.

Compagne d'un homme politique dont la glorieuse carrière appartient à l'histoire de notre pays, sa vie intime devait nécessairement se ressentir des agitations du Forum et des luttes du Parlement. Elle partagea avec joie, de son illustre époux, la bonne comme la mauvaise fortune. Toujours vaillante et dévouée, elle sut résister à la double épreuve de la défaite et du triomphe. C'est à cette marque qu'on reconnaît les natures d'élite.

Les salons eurent en elle le plus parfait exemple de la grande dame, femme du monde sans être femme mondaine. Ils purent admirer sa bienveillance universelle, son affabilité, son tact exquis et cette grande dignité du maintien et de langage qui, chez elle, était tempérée par une simplicité sans affectation. Ils eurent surtout de rendre l'hommage au courage chrétien dont elle fit preuve en accomplissant dans la société les devoirs de sa position.

Le foyer la vit pratiquer les plus admirables vertus de l'épouse et de la mère, consacrer à son mari un dévouement et une affection sans bornes, prodiguer à ses enfants toutes les tendresses d'un cœur d'où la bonté semblait couler de source, toutes les sollicitudes d'une âme dont le bien était le but suprême et l'unique passion. Enfin, le sanctuaire connut les effusions de sa piété, et le logis de l'indigent ses bienfaits.

Dieu avait voulu donner à sa vie l'empreinte austère du malheur. Depuis trois ans, elle étouffait dans son cœur soumis à la croix l'inconsolable sanglot de Rachel. Le sanglot comprimé a fini par briser le cœur de la mère. Elle est allée rejoindre l'ange envolé vers la Patrie.

Nous ne voyons maintenant qu'un seul côté des choses ; un foyer dévasté, une place vide qui semble emplir la maison de tristesse et de solitude, des enfants qui pleurent une mère, un époux dont le cœur mutilé se débat sous l'étreinte d'une immense douleur. Mais ce qui nous apparaît n'est que l'envers de l'ouvrage auquel travail l'Artiste Éternel, " L'avez-vous cru que cette vie fut la vie, que cette lumière fut la lumière, que ce monde fut ce monde ? " Non, nous ne le croyons pas, nous savons qu'il y a d'immortels rendez-vous, et des morts qui enfantent une incorruptible vie ; que les liens du cœur subsistent au-delà du tombeau et que la communion des âmes n'est pas une illusion ; nous sentons que les prières est la chaîne d'or qui nous unit à nos morts bien-aimés, et le baume divin, le seul qui puisse adoucir une aussi cruelle séparation.

Lady Langevin n'est plus ; mais elle laissera derrière elle autre chose qu'un beau nom gravé sur un marbre. Elle laissera une mémoire bénie, des exemples féconds, des affections fidèles que le temps ne détruira pas ; et ceux qui l'ont aimée conserveront, au milieu de leurs angoisses, le souvenir indestructible et l'invincible espérance.

T. O.

Québec, 31 octobre 1882.

(Courrier du Canada.)

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1^{er} NOV. 1882.

AUX LECTEURS

Avec la prochaine livraison de l'*Album*, celle du mois de Décembre, se terminera la septième année d'existence de cette Revue littéraire.

En fondant cette publication, en 1876, nous avons voulu apporter notre faible concours à l'édifice religieux et national de notre bien-aimée patrie, en contribuant à l'avancement moral de la grande famille franco-canadienne; en répandant autant que possible dans ses foyers le goût de la bonne littérature, et par là essayant de détruire l'influence pernicieuse de ces romans séduisants et dangereux, qui inondent déjà que trop nos villes du Canada.

Nous n'avons cessé de mettre en garde les familles contre les mauvaises lectures, et c'est ce poison qu'il nous faut combattre toujours et partout.

Dans l'*Album des Familles*, comme autrefois dans le *Foyer Domestique*, nous nous sommes toujours efforcé d'opposer la littérature malsaine par des lectures morales; l'erreur par la vérité; et de réagir sans cesse contre le mauvais esprit qui, chaque jour, devient de plus en plus envahissant, et qui s'applique par la voie de ses organes anti-chrétiens à répandre la mort spirituelle dans les âmes.

Nous avons donc la prétention de croire que nous avons rendu quelque service, dans cette croisade contre le mal, mais nous ne réussirons définitivement que lorsqu'on nous accordera plus largement encore cette quote-part d'appui et de dévouement que le public des villes et des campagnes est à même de disposer, quand il le veut.

S'il en était ainsi, nous tâcherions de ne pas être ingrat, et nous serions sûr de mieux réussir, dans notre mission, ayant le concours et l'encouragement des hommes bien pensant.

Dans l'espoir de mériter cette confiance et cet appui, nous nous

proposons de continuer notre travail avec ardeur, et nous prierons, afin que le Tout-Puissant fasse fructifier notre entreprise et nous permette d'accomplir la tâche que la Religion et la Patrie ont droit d'attendre du Catholique et du bon Citoyen.

— 000 —

Primes Exceptionnelles

POUR 1883.

Grand Concours ouvert aux Abonnés.

Dans le but de créer une émulation d'intérêt personnel et d'augmenter la circulation de l'*Album des Familles*, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, nous avons résolu d'offrir aux abonnés, anciens et nouveaux, une série de *Primes Spéciales*, valant ensemble la somme d'environ \$500.00, ainsi classées :

1 ^{er} Prix—Une bourse, renfermant.....	\$50
2 ^e Prix—Une autre bourse, renfermant....	25
3 ^e Prix—Une autre bourse, do	15
4 ^e Prix—Une autre bourse, do	11
5 ^e Prix—Une autre bourse, do	7
6 ^e Prix—Une dernière bourse, do	5
Quarante-quatre gratifications de \$2, soit.....	88

Total : 50 Prix, valant.....\$200

Plus : 2,000 *Chromos*, pour être tirés de la même manière, afin d'offrir aux abonnés qui n'auront pas eu la chance de gagner une des bourses ou gratifications ci-dessus, l'avantage de posséder, toutefois, un humble mais gracieux cadeau destiné à orner leurs salons. Ces *chromos* seront variés, et expressément préparés pour les abonnés de l'*Album des Familles*.

Auront droit à ces Primes !

1^o Les personnes qui, déjà abonnées, nous transmettront directement le prix de leur abonnement pour l'année 1883, durant les mois de Décembre Janvier et Février, en payant les arrérages, s'il y en a.
2^o Ceux qui, n'étant pas encore abonnés, souscriront à l'*Album* et paieront d'avance le prix de l'abonnement (\$2.00) durant la période ci-dessus mentionnée.

Le tirage aura lieu

dans la première quinzaine du mois de Mars, et très probablement le JEUDI, 8 Mars. Il sera donné avis dans l'*Album* (livraison du 1^{er} février 1883) du jour, de l'heure et du lieu où se fera le tirage.

Le mode que nous avons adopté pour le tirage des billets, et qui a été considéré comme étant le plus équitable, consiste à déposer dans un bocal ou urne tous les coupons (souches) des billets livrés, depuis le premier jusqu'au dernier, lesquels seront convenablement mêlés ensemble pendant quelques minutes par la personne désignée à cet effet par l'assemblée.

Le tirage se fera publiquement devant un comité de cinq abonnés choisis parmi les personnes présentes. Tous les billets seront tirés de l'urne l'un après l'autre jusqu'au dernier, puisque tous les numéros comporteront un prix.

Un écrivain nommé par l'assemblée tiendra le registre de l'objet gagné, et inscrira le nom de l'abonné auquel revient cet objet.

Le premier Prix inscrit dans la liste des *Primes* offertes ci-dessus mentionnées, sera gagné par le premier billet qui sortira de l'urne; et il en sera de même des autres lots, jusqu'à ce que tous les billets aient été tirés.

Les noms des concurrents heureux, pour les cinquante premiers prix du concours, seront publiés dans l'*Album* du 1^{er} mars. Tous les autres abonnés recevront de suite et directement les *Chromos* que le tirage leur aura destiné.

Billets du tirage.

Un billet imprimé et soigneusement numéroté, donnant droit au tirage, sera livré à l'abonné en même temps que son reçu. Nous garderons en mains le coupon ou souche du billet, pour le déposer dans l'urne le jour du tirage.

Pour éviter toute erreur ou malentendu, on devra s'adresser directement à l'administration de l'*Album des Familles*, à Ottawa, en transmettant en même temps par lettre enregistrée le prix de l'abonnement pour 1883; et il ne sera délivré aucun billet en dehors de ce mode. Cependant, il sera fait exception pour les villes qui suivent, à cause

du nombre plus considérable d'abonnés qu'il y a dans ces lieux, où l'on pourra transiger avec l'agent local, si on le préfère, lequel nous transmettra les noms et l'argent des abonnés, anciens et nouveaux, et recevra en retour les reçus et billets du tirage pour les transmettre à qui de droit. Il n'y aura donc que les seules agences qui suivent où l'on pourra s'adresser, à part Ottawa, savoir :

A Montréal—Chez M. Ignace St. Amour, 7 rue Allard.

Aux Trois-Rivières—Chez M. P. L. Hubert, notaire.

A Québec—Chez M. J. N. Duquet, rue St. Jean.

Après le mois de Février écoulé, les abonnés pourront s'adresser aux agents locaux, comme par le passé, vu que la réception des abonnements au point de vue du tirage des *Primes* offertes aura cessé avec le dernier jour du mois de février.

Une remarque.

Nos abonnés voudront bien reconnaître que cette distribution qui leur est faite, est comparativement élevée, pour une publication telle que la nôtre, dont la circulation n'a pas encore obtenue le chiffre qu'il faudrait pour nous permettre de donner plus de développement à cette œuvre si chère à nos aspirations; et que nous n'avons pas eu simplement en vue de recruter de nouveaux abonnés et de faire rentrer nos arrérages, mais de donner un témoignage de reconnaissance aux amis de notre publication, à ceux qui, en nous faisant toucher ponctuellement, au mois de décembre de chaque année, (époque où se renouvelle l'abonnement à l'*Album*), le prix de l'abonnement annuel, nous ont permis de maintenir jusqu'ici notre Revue littéraire, malgré les obstacles que nous avons eu à traverser.

Dans l'intérêt de notre entreprise, nous prions donc respectueusement toutes les personnes qui prendront connaissance de ce grand Concours ouvert aux abonnés de l'*Album des Familles*, de vouloir bien nous accorder leur bienveillant appui en s'abonnant à notre Publication, et en s'efforçant d'engager tout ceux qu'ils

connaissent à en faire autant, car c'est par l'union des volontés agissantes et patriotiques que nous parviendrons à consolider cette œuvre sociale, morale et religieuse, destinée à la famille.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire de
l'*Album des Familles*,
P. O. Boîte 1061,
Ottawa.

N. B.— Nous accorderons une année d'abonnement gratuit à toute personne, abonnée ou non, qui nous fera parvenir une liste de 12 à 15 abonnés nouveaux, avec le montant des abonnements payés pour l'année 1883, ou une commission de dix par cent, si on le préfère.

—000—

Nos prochains Feuilletons.

Nous commencerons avec l'année la publication d'un nouveau Feuilleton très entraînant et très émouvant. Les caractères des personnages qui y figurent, les situations variées et d'un intérêt palpitant, les tableaux tracés d'une manière captivante, tout saura offrir au lecteur un passe-temps aussi agréable qu'instructif. D'autres feuillets seront également publiés dans le cours de la même année, et de même force.

Nous nous abstenons d'en donner les titres, afin de ne pas nous trouver dans l'obligation de les mettre de côté, comme cela nous est arrivé pour le *Martyr d'un Père*, que nous avons annoncé à l'avance comme devant paraître, mais que la presse politique et quotidienne s'est emparé avant que nous fussions prêt.

Nous pouvons assurer nos lecteurs que nos feuillets vaudront à eux seuls plus que le prix d'abonnement pour l'année, et qu'ils seront émus jusqu'aux larmes, parfois; au récit des scènes attendrissantes qui sont exposées dans ces admirables travaux de la pensée.

Nous commencerons également dans l'*Album* du 1er janvier prochain la publication d'un long *Mémoire*, encore inédit, d'un *Exilé* politique de 1837.

C'est un travail plein d'intérêt, et qui offrira à l'histoire des pages de la plus haute importance, se rattachant à cette époque si émouvante et si agitée de l'histoire parlementaire et politique de notre pays.

D'autres travaux considérables, intéressants les archéologues, les bibliophiles, les géographes, ainsi que des études particulières, sont entre nos mains pour être publiés durant l'année. Une biographie, expressément préparée pour l'*Album*, paraîtra dans chaque livraison, comme par le passé.

Comme on le voit, l'*Album des Familles* s'adresse à toutes les classes et à tous les âges, et il présente un choix de lectures très variées et propres à intéresser aussi bien les élèves des Séminaires et Pensionnats que les personnes qui sont au foyer de la famille, tant dans les villes que dans les campagnes.

Nous voulons que l'*Album* devienne le germe d'une petite bibliothèque au sein de la famille, afin qu'en se développant elle fasse le bien autour d'elle.

Il existe aujourd'hui une foule de bibliothèques paroissiales, et de louables efforts sont tentés tous les jours pour en fonder de nouvelles, c'est pourquoi nous avons lieu d'espérer que l'*Album des Familles* sera bientôt reçu dans chaque bibliothèque, pour aider à la propagation des bons principes, et nous invitons les esprits éclairés, dans chaque paroisse, à amener ce résultat dans l'intérêt de la bonne lecture.

Nous sommes en mesure de pouvoir fournir aux bibliothèques paroissiales les sept années de notre publication, à raison de \$2, par année.

—000—

Aux abonnés retardataires.

Nous croyons devoir prier pour la dernière fois tous ceux de nos abonnés, auxquels nous avons envoyé les comptes, de vouloir bien nous faire parvenir le montant de leurs arrérages, par lettre enregistrée.

Que chacun y mette un peu de bonne volonté, et tous ces petits montants qui nous sont dus, une fois entre nos mains, nous mettrons en état de faire face à nos dépenses de chaque mois.

C'est très peu pour chacun, mais beaucoup pour nous, et nous considérons qu'en conscience on ne saurait tarder plus longtemps à nous payer cette dette d'honneur.

Nous nous proposons de faire d'amples améliorations à notre publication, l'an prochain, c'est pourquoi nous sollicitons le concours de tous, pour arriver à ce résultat.

— 000 —
Table des matières.

Avec la livraison de l'Album du 1er décembre nos abonnés recevront la page du Titre et la Table des Matières pour l'année 1881, ainsi que ces mêmes documents pour la présente année de 1882, afin que ces deux volumes de l'Album puissent être reliés séparément, comme par le passé.

— 0 —
Nouvel Agent pour Québec.

Les occupations multiples de M. Etienne Légaré ne lui permettant plus de s'occuper de l'agence de l'Album des Familles, pour la ville et banlieue de Québec, nous avons pris des arrangements avec M. J. Norbert DUQUET, qui désormais agira comme agent local pour notre Publication, et que nous autorisons à recueillir les abonnements, etc, et à donner quittance en notre nom.

L'ADMINISTRATEUR-PROPRIÉTAIRE.

— 000 —
BONS CONSEILS.

Abonnez-vous à l'Album des Familles.

Payez votre abonnement d'avance.

Faites souscrire vos parents et vos amis.

N'oubliez pas que pour avoir un bon journal il faut l'aider en y souscrivant.

Et qu'il faut avant tout payer son abonnement.

(Maximes à propager.)

Nos Agents.

Les personnes dont les noms suivent sont constituées Agents de l'Album des Familles, pour leurs localités respectives, savoir :

PROVINCE DE QUÉBEC.

VILLES.

Québec..... J. N. Duquet, rue St Jean.
Montréal..... Ignace St Amour, 7, rue Allard.
Trois-Rivières..... P. L. Hubert, notaire.

CAMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Anse St Jean.....	Chicoutimi.....	Désiré Houde,
Arthabaskaville.....	Arthabaska.....	Aimé Dion,
Beauharnais.....	Beauharnais.....	J. A. Lapointe,
Borhior.....	Borhior.....	Amateur Demers,
Fraserville.....	Témiscouata.....	V. Chamberland,
Joliette.....	Joliette.....	Albert Gervais,
Kamouraska.....	Kamouraska.....	P. C. Dupuy,
L'Acadie.....	Saint Jean.....	Jos. H. Roy, fils.
L'Assomption.....	Assomption.....	J. S. Rive,
Lotbinière.....	Lotbinière.....	Maxime Lemay,
Louiseville.....	Maskinongé.....	T. T. Rivard,
N.-D. de Lévis.....	Lévis.....	A. G. Routhier,
Rimouski.....	Rimouski.....	A. G. Dion,
Sault au Recollet Hochelaga.....	Cyp. Corbeil,	
Sorol.....	Richelieu.....	J. O. Dauphinais.
S. A. Lapocatière Kamouraska.....	Geo. Lévesque,	
St Colomb, Sillery Québec.....	Félix Langlois,	
St Donat.....	Rimouski.....	Clovis Morneau,
St Hyacinthe.....	St Hyacinthe.....	M. Lassier,
St Lin.....	Assomption.....	J. B. Forest dit Morin
St Nicolas.....	Lévis.....	L. Fréchette, jr,
St Romuald.....	Lévis.....	Joseph Fortin,
Ste Rose.....	Laval.....	P. O. Grenier,
Ste Thérèse.....	Toronto.....	P. Jérôme,
St Vinet de Paul Laval.....	C. E. Germain,	
Terrebonne.....	Toronto.....	Octave Forget,
Ville de St Jean-St Jean.....	Jean Bourguignon.	

MANITOBA.

St Boniface..... } Adj. Gauvreau,
Winnipeg..... }

ÉTATS-UNIS.

Loalités.	Etats.	Agents.
Aurora.....	Illinois.....	Louis Raymond,
Biddeford.....	Maine.....	L. E. Dionne,
Burlington.....	Vermont.....	Léon H. Beaupré,
Central Falls.....	Rhode Island.....	Z. Choquette,
Chicago.....	Illinois.....	Ph. Baillargeon, 167, Blue Island Av.
Chicopee Falls.....	Massachusetts.....	W. St Amour,
Détroit.....	Michigan.....	Ed Racicot,
Fall River.....	Massachusetts.....	H. R. Benoit,
Indian Orchard.....	Massachusetts.....	Jos. Benge,
Lake Linden.....	Michigan.....	D. L. Augé,
Lawrence.....	Massachusetts.....	Dr Jos. Desmarais, 126, Lowell Str.
Lowiston.....	Maine.....	Isaac N. Leclerc,
Lowell.....	Massachusetts.....	David N. arthenais,
Manteno.....	Illinois.....	L. A. Townner,
North Adams.....	Massachusetts.....	A. N. Gelineau,
Northampton.....	Massachusetts.....	Dr L. B. Niquette,
Putnam.....	Connecticut.....	Hector Duvert,
St Albans.....	Vermont.....	Dr G. Thibault,
Troy.....	New-York.....	F. P. Larose,
Worcester.....	Massachusetts.....	P. J. Martin.
Woonsocket.....	Rhode Island.....	C. Tétrault.

ARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

MM. Henry F. Gelling et Cie, 440, Strand.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publiée à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit
Pour le Canada et les Etats-Unis..... \$2 00
Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées, et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats Unis, nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessus mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	$\frac{1}{4}$ de colonne	$\frac{1}{2}$ colonne	$\frac{3}{4}$ de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	$\frac{1}{4}$ de page	$\frac{1}{2}$ page	$\frac{3}{4}$ de page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

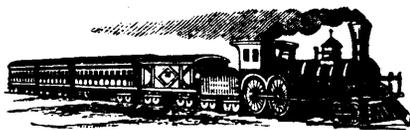
Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire,
de l'Album des Familles, Ottawa,
P. O. Boîte 1061.

BULLETIN DES ANNONCES.



CHEMIN DE FER DU NORD. DE QUÉBEC A MONTRÉAL.

Les trains circulent comme suit :

	Mixte.	Malle.	Expr's	Train éclair.
Départ de Hochelaga pour Québec	6.10 P M	3.00 P M	10.00 P M	9.30 A M
Arriv. à Québec	8.00 A M	9.03 A M	6.30 A M	2.40 P M
Dépt. de Québec pour Hochelaga	5.30 P M	10.10 P M	10.00 P M	4.00 A M
Arrivée à Hochelaga	8.15 A M	4.40 P M	6.30 A M	9.10 P M
Départ de Hochelaga pr. Joliette..	5.15 P M
Arriv. à Joliette.	7.40 A M
Dépt. de Joliette p. Hochelaga..	6.00 P M
Arrivée à Hochelaga	8.50 A M

Tous les trains de passagers sont pourvus de Chars Palais le jour et de Chars Dortoires pour la nuit.

Les trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m.

Les trains circulent d'après l'heure de Montréal, et quittent la station de Mile End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

En connection avec le chemin de fer du Pacifique Canadien pour Ottawa.

Bureau Général : Québec.

Bureau pour la vente des billets : 13, Place d'Armes, 202, rue St Jacques, Montréal.

A Québec, vis-à-vis l'Hôtel St Louis.

Ottawa, Chemin de fer du Pacifique Canadien.

A. DAVIS,
Surintendant Général.

PACIFIQUE CANADIEN.

DE MONTRÉAL A OTTAWA.

Les trains, en connection avec le Chemin du Nord, circulent comme suit :

	Mixte	Malle	Express
Départ d'Hochelaga pour Ottawa	8 30 P M	8 30 A M	5 00 P M
Arrivée à Ottawa.	7 55 A M	1 20 P M	9 50 P M
Départ de Ottawa pour Hochelaga	10.00 P M	8 10 A M	4 55 P M
Ar. à Hochelaga.	9 45 A M	1 00 P M	9 45 P M

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.

Sur tous les trains pour passagers il y a des magnifiques Chars Palais et des Chars Dortoires élégants sur les trains de Nuit.

Les trains voyagent sur le temps de Montréal.

Billets à vendre aux bureaux du Pacifique, 103, rue Saint Jacques, Montréal, et rue Elgin, Ottawa.

ARCHER BAKER,
Surintendant Général.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

36 Année.

"LE SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture; l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,
37, Park Row, New-York.

BIENFAITEUR DE L'HUMANITE.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin, retiré de la pratique active, a obtenu d'un missionnaire de l'Est la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la consommation, de la bronchite, du catarrhe, de l'asthme et de toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi pour la guérison positive et radicale de la débilité générale et de toutes les douleurs nerveuses. Après avoir complètement constaté son pouvoir curatif étonnant dans des milliers de cas, il croit qu'il est de son devoir de le faire connaître au public. Vous recevrez par le retour de la malle, gratuitement, la recette avec des détails complets, des directions pour le préparer et en faire usage et tous les conseils et instructions nécessaires, en s'adressant au

DR J. C. RAYMOND,
164, rue Washington, N.-Y.

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOVIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

Le "Courrier du Canada,"

Journal Politique, d'Agriculture et d'Affaire.

PARAIT TOUS LES JOURS.

ABONNEMENT..... \$6.00 par année.
PAYABLE D'AVANCE..... \$5.00

Le "Journal des Campagnes,"

HEBDOMADAIRE.

Publie 16 pages tous les jeudis et contient des articles sur l'agriculture, le commerce, ainsi que les nouvelles générales.

ABONNEMENT..... \$1.00 par année.

On exécute à l'établissement du COURRIER DU CANADA impressions de toute sorte ainsi que la musique à des prix modérés.

— AU MÊME BUREAU —

En vente le *MISSE* imprimé en très gros caractères pour l'usage des prêtres dont la vue est affaiblie par l'âge ou la maladie.

BULLETIN DES ANNONCES.

Aux annonceurs d'Ontario.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.

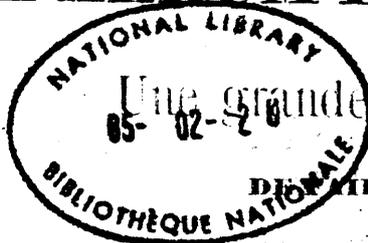


L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le *Bureau d'Agence* de W. W. BERTNER, No 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des annonces pour cette **TORONTO.** *Revue Littéraire*, à

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au *Bureau d'Agence* de MM. Geo. ROWELL & CIE, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette *Revue* **NEW-YORK.** Mensuelle.

ABONNEZ-VOUS

L'ALBUM DES FAMILLES.



Désirant donner une impulsion plus active que par le passé à l'*Album des Familles*, je recevrai avec empressement les

Listes de nouveaux abonnés

que les amis de l'*Album* jugeront à propos de former, soit aux Etats-Unis soit au Canada, pour répandre davantage cette Publication littéraire au sein des nombreux groupes franco-canadiens de ce pays ou de l'étranger.

Prix d'abonnement \$2 par année.

Pour activer l'esprit d'initiative des zélateurs, il leur sera accordé une Prime de **25 CENTINS** pour chaque abonné obtenu, et qui aura payé à l'avance, ou qui paiera dans les trente jours qui suivront la réception de l'*Album*, le prix de l'abonnement annuel. Cette commission sera de suite retenue par celui qui nous transmettra une telle liste d'abonnés avec l'argent ou recevra gratuitement l'*Album des Familles* pendant une année, à son choix, pourvu que le nombre des abonnés soit d'au moins une dizaine.

Une autre commission de 10 par cent sera également accordée aux Zélateurs pour les Annonces qu'ils nous transmettront pour insérer sur le couvert de l'*Album*, suivant le tarif inséré à la dernière page de cette Publication.

Nous espérons donc que dans chaque paroisse il se trouvera une personne disposée à nous aider ainsi pour étendre partout la circulation de l'*Album des Familles*.

S'adresser franco à

STANISLAS DRAPEAU,

Editeur-Propriétaire de l'*Album des Familles*,
P. O. Boite 1061, Ottawa.

COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine.

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiableté des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 235 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P, Q)

NORTHROP & LYMAN,

TORONTO.

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'épuisement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.

N. B.—Les marchands, industriels, et autres, trouveront un grand avantage en publiant leurs annonces dans l'*Album des Familles*, dont la circulation embrasse toutes les parties de la Province de Québec.